

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire: — Poésie: Souvenir d'un soir. — Enigme. — FEUILLETON: Jean Réveillère (suite et fin). — CRITIQUE LITTÉRAIRE: Preuve de l'inséance du sens intime de l'homme. — Les Fantaisies de Maître Van Coppeneel. — LITTÉRATURE CANADIENNE: Un bal de faubourg. — L'Album des Demoiselles. — La fille du Hameau. — L'Automne. — Histoire de la semaine. — Variétés.

POÉSIE.

Souvenir d'un soir.

Ainsi qu'une bergère au regard gracieux,
La lune, surveillant de sa lueur candide
Les scintillants troupeaux des campagnes des cieux,
Tempérait leur éclat d'un voile lumineux
Et rendait de la nuit le silence limpide.
Le rossignol, perdu dans le lointain du bois,
Dans l'air par intervalle abandonnait sa voix,
Dont les sons veloutés expandaient dans l'espace
Comme sur un beau lac les cercles onduleux
Lorsque l'aile du cygne a troublé la surface
De ses flots transparents, immobiles et bleus.
La luciole au loin faisait brûler ses feux ;
Et mille étoiles aimées,
Suspendant au gazon l'éclat du diamant,
Comme un ciel reflété dans des ondes calmées,
L'aisaient du champ nocturne un autre firmament.
L'haleine du midi, dérobant en rivaire
Les parfums dont les fleurs à la nuit faisaient don,
D'une vague harmonie agitaient le feuillage
Et faisait tomber l'âme en un mal abandon.
Et celle que j'aimais d'une nuitée naïve,
Qui m'aimait à son tour comme eût fait une sœur,
Languissante, pencha sa tête sur mon cœur.
Et me serra la main d'une étreinte plus vive.
" Jamais, dit-elle, ami, la brise à mes cheveux
" N'a fait si suave caresse,
" Et des sphères du ciel Thyone silencieux
" Ne me versa pareille ivresse !
" D'un délire inconnu tout mon être est saisi,
" Et, dans l'extase qui l'opresse,
" Mon âme est prête à demander merci !"
Elle se tut ; son œil abaissa sa paupière ;
Et, glissant à travers la touffe bocagère,
Sur sa bouche entrouverte et sur son front charmant
L'astre des nuits fit tomber la lumière ;
Et, ressentant soudain même ravissement,
Je la trouvais mille fois plus jolie,
Et je baisais sa main, tombais à ses genoux ;
Et de mes lèvres je mis la compagnie chérie,
Dès ce moment divin, ne fut plus mon amie,
Mais quelque chose de plus doux.
Et depuis lors, j'ai vu mourir plus d'une fête,
Goûté de plus d'un soir la suave pleureur ;
Mais, de tous ceux dont l'ombre a passé sur ma tête,
Celui-là seulement est resté dans mon cœur.

JEAN REBOUL.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

15. — Charade.

Un animal rongeur, un rustique élément,
Formant, unis ensemble, un rustique instrument.

16. — Enigme.

Die quibus in verbis, et eris mihi magnus Apollo,
Ingenuinata sonat vicibus S' littera septem :

[Les mots de cette charade et de cette énigme au prochain numéro.]

Le mot de la charade 14^{ème} insérée dans le précédent numéro de la Revue est " Carmélite."

FEUILLETON.

Jean Réveillère.

(Suite et fin.)

Les deux femmes qui restaient demeurèrent immobiles jusqu'à ce que le dernier soldat eût

disparu. Jeanne alors se tourna vivement vers sa mère.

— Ma mère, ces hommes nous feront du mal ; il faut vous sauver à la cache.

Elle courut attacher le chien dans l'étable et fermer les portes.

— Et ta sœur ? dit la mère sans bouger, en prêtant l'oreille.

— A la volonté de Dieu ! dit Jeanne, j'entends quelque chose qui me dit qu'il va arriver des malheurs. Vous êtes notre mère à tous ; venez-vous-en avec moi.

Elles demeurèrent encore un moment à écouter au loin.

Tout à coup elles entendirent des cris perçants, puis des voix d'hommes et des pas de gens qui couraient.

Jeanne saisit sa mère à bras le corps et l'entraîna derrière la maison, tandis que la Réveillère, en fuyant, appelait Marie son dernier enfant.

Les cris affreux s'éteignirent, et comme les femmes venaient de disparaître dans le bois, éperdues, leurs souliers à la main, des soldats reparurent à la clôture et coururent à la maison. Les portes tombèrent sous les coups de crosses. Ils cherchèrent, ils fouillèrent les lits, les armoires, les fagots du bûcher avec leurs baïonnettes. Tout fut dévasté et pillé en un clin d'œil. Ils ne trouvèrent que le chien attaché dans l'étable. D'autres soldats arrivaient les uns après les autres, et le représentant s'avança à petits pas sortit le dernier de derrière la haie.

— Eh bien ?

— Envoyées ! dit un soldat ; nous leur avons laissé le temps.

— Cherchez-les.

— Citoyen représentant, c'est à savoir où et comment ?

— Maladroits ! dit le représentant en jetant un coup d'œil dans l'étable.

Il s'approcha du chien en le flattant de la main, défit lentement le nœud de la corde attachée à l'anneau de son collier, et dit avec un geste : Cherche.

Le chien secoua, flaira de divers côtés, et partit en trotant du côté du bois.

— Suivez-le, dit le représentant en montrant le chien ; nous allons les trouver.

On mit à la hâte le feu à la maison en trois ou quatre endroits, et les soldats, sautant les buissons, coururent après l'animal, tandis que le représentant les suivait de loin.

A deux portées de fusil, le chien longeant le pâtis traversa un chemin creux bordé de l'autre côté par un champ d'ajoncs très hauts, et qui présentaient une palissade tout hérissée et impénétrable. Le chien aboya, se piqua le nulle à plusieurs reprises aux brins épineux, puis se glissa en rampant dans le fourré. Les soldats abattirent quelques rameaux à coup de sabre, et s'insinuèrent à leur tour la tête basse, mais ce côté justement était déjà frayé ; les paysans, qui se cachaient dans ces champs d'ajoncs, compaient aux ciseaux des branches sur leur passage. Toutefois, les soldats, cruellement déchirés, s'avançaient en jurant l'un derrière l'autre.

La Réveillère, accroupie et la dernière entrée à la cache, entendit le chien, les soldats.

— Jeanne, dit-elle, il ne faut point découvrir le pauvre monde qui est écans derrière nous. Pour Dieu, livrons-nous !

Et les deux femmes se traînèrent à la hâte au devant de ces hommes qui venaient.

— N'allez pas plus loin, dit la mère, faites de nous à votre volonté.

Cette action sauva la vie à vingt personnes qui frémissaient à dix pas de là. Les soldats aveuglés dans ces branchages mirent la main sur les femmes, satisfaits de n'aller pas plus loin. Le représentant s'était arrêté dans le chemin creux avec un bas officier ; quand il les vit reparaitre, il se mit à marcher en avant.

La mère et la fille demeurèrent au milieu des soldats qui les avaient prises et qui les poussaient devant eux. La Réveillère, avec toute sa présence d'esprit, songeait encore à préserver sa fille, se tenant à deux pas derrière elle, plus près des soldats, et les écoutant. Et comme elle portait les yeux sur le représentant qu'elle avait bien reconnu, la pauvre femme disait entre ses dents :

— Mon Dieu ! est-il bien possible de rendre le mal pour le bien !

Cependant les soldats baissèrent la voix et la vieille entendit qu'ils parlaient de sa fille, la Jeune, comme ils disaient, en termes si infâmes, qu'elle eut peine à comprendre ; mais c'en fut assez pour lui inspirer plus de terreur que tous ces horribles apprêts d'une mort prochaine ; redoublant d'attention, elle pénétra les abominables desseins de ces hommes contre son enfant. Celle-ci n'entendait rien, et marchait la tête baissée. Tout à coup sa mère se retourne, et lui dit à demi-voix :

— Jeanne ! Voudrais-tu bien mourir tout à cette heure ?

— Ma mère, nous avons tant de misère, quo je n'aurais point de peine du tout à mourir.

— Ma fille, laisse-moi faire, mon enfant, nous y aurons plus de profit ; nous allons mourir tout de suite. Fais comme moi !

Elle s'arrête, se retourne et dit aux soldats d'un ton calme :

— Nous n'irons pas plus loin ; vous pouvez nous faire périr ici...

Elle se laisse tomber au revers d'un fossé et sa fille en fait autant.

— Veux-tu marcher ?

— En vérité, je vous l'ai dit, nous n'irons pas plus loin.

Les soldats, inquiets, voyant s'éloigner leurs chefs devant eux, s'adressèrent à Jeanne :

— Marche, toi !

— Vous entendez ce que dit ma mère : faut qu'on nous fasse mourir ici.

— Tiens ferme, Jeanne, il arriverait malheur à ton honnêteté.

Un de ces hommes appuya la lame de son sabre sur le ventre de la jeune fille et l'enfonça lentement.

— Veux-tu marcher, brigande ?

— Nous n'irons pas plus loin, disait Jeanne du même ton.

Les soldats ne se retinrent plus, ils percèrent Jeanne à coup de sabre et de baïonnette, et balafèrent la vieille qui levait les mains sur sa tête, et qui, sous les coups, disait toujours :

— Tiens ferme, Jeanne, ne bougeons pas.

Les soldats, les voyant immobiles, rejoignirent le représentant qui les regardait faire de loin. Ils s'éloignèrent ensemble.

Quelques moments après, Jeanne poussa un soupir, rouvrit les yeux et se mit en son séant ; et, voyant sa mère étendue à ses côtés, elle l'appela, mais la Réveillère ne répondit point. Alors Jeanne, couverte de sang, porte la main sur ses plaies, ramasse sa jupe et son tablier pour retenir ses entrailles qui se répandent, et se lève. Elle se traîne en chancelant et s'en retourne au champ d'ajones, elle y pénètre usant ses dernières forces à s'enfoncer dans ces épines ; elle arrive jusqu'à l'endroit où se cachait l'abbé Guérin, curé de sa paroisse. Ce prêtre, qui la croyait massacrée, pousse un cri de joie en la voyant. Elle tombe à genoux devant lui.

— Monsieur le curé !... il ne m'est rien arrivé !

Elle parlait d'une voix mourante, et craignant que le temps lui manquât, elle reprend :

— Monsieur le curé, il n'y a pas grand' chose qui me gêne sur la conscience... mais je n'ai pas voulu mourir sans recevoir encore l'absolution...

Le prêtre troublé ne sait ce qu'elle veut dire ; il se hâte de la bénir, et Jeanne aussitôt tombe morte.

On découvrit alors ses blessures, et l'on comprit ce qu'elle voulait dire par cette parole *qu'il ne lui était rien arrivé*.

La Réveillère ne revint à elle que longtemps après ; comme la nuit tombait, et, ne voyant plus Jeanne près d'elle, pensant à Marie, sa plus jeune enfant, elle rentre dans le bois sur les pieds et sur les mains, et se dirige vers la métairie.

Une heure après, un homme passait par ce même endroit ; c'était Jean qui revenait de la lande de Vézins. L'expédition projetée était remise, et les gars s'étaient dispersés. Les bleus, disait-on, étaient loin. Jean, bien armé, sifflait en marchant, content de rentrer au logis. Il avait conté à ses amis qu'un officier de la *Mayence* s'était retiré chez eux. Pour couper court, il passe à travers le bois, se trompe dans l'obscurité toujours croissante, et vient tomber dans le sentier qu'il avait pris en partant.

A quelques pas de la maison, le chien hurle et vient au devant de lui en rampant.

— Ils sont couchés ; c'est bon, Chevette, reste à l'étable.

Le chien hurle toujours et ne le quitte pas. Jean est saisi par une odeur suffoquante de paille brûlée ; une épaisse fumée s'élevait au dessus des haies. Il s'inquiète, et tout-à-coup il trébuche, à un corps étendu qu'il ne peut reconnaître. Il retire sa main pleine de sang. Épouvanté, il court à la maison : point de lumière. Les portes sont ouvertes, il appelle sa mère, il appelle Jeanne.

Au milieu de cette horrible fumée, il se heurte d'abord à des meubles renversés, il ne reconnaît pas l'ordre accoutumé de la maison, le lit de sa mère est vide, et Jean appelle encore : Ma mère !

Un gémissement qui semblait sortir de terre répondit au malheureux ; ses cheveux se dressent et il sort suffoqué par la fumée, égaré par les visions de son imagination villageoise, en appelant toujours dans son désespoir : — Ma mère ! ma mère !

Alors, tout près de lui, une autre voix l'appela doucement par son nom ; il ne put répondre que par un cri étouffé ; et, tout à

coup, à la clarté douteuse d'une nuit d'été, un amas d'herbages se soulève, roule, et la petite Marie en sort courant vers son frère sur la pointe du pied. Jean reprit quelque courage ; l'enfant lui demande tout bas si les bleus sont loin et puis elle raconte qu'ils sont venus, qu'ils ont tué sa sœur Geneviève, qu'ils ont emmené sa mère et Jeanne et qu'ils ont mis le feu à la maison ; et que, pour elle, n'ayant pu atteindre sa mère, elle s'est cachée sous le fumier, en grand danger d'être tuée, parce que les soldats sont venus justement prendre des herbes dans le tas où elle était blottie. Elle avait vu aussi le pauvre monsieur de la république qui était là quand on avait mis le feu et qui avait détaché le chien. Jean comprit tout sur le simple récit de l'enfant ; il court au foyer, il y avait encore du feu dans les cendres éparées ; il allume de la lumière et parcourt la maison ; la petite Marie marchait craintivement derrière lui. Tous les meubles de la chambre étaient pillés et bouleversés. Sur le point de passer dans l'étable, il entend ce même gémissement qui l'a épouvanté ; il regarde, c'était sa mère, couchée en travers d'une porte extérieure qu'elle n'avait pu qu'entreouvrir ; étouffée par la fumée, elle avait fait un effort pour se traîner au grand air.

La Réveillère vit d'abord sa fille qu'elle attira dans ses bras. Elle l'embrasse sans parler ; elle essaie pourtant de faire entendre ce qui est arrivé, et le peu qu'elle en dit achève ce que l'enfant a commencé. Jean demeurait muet ; par bonheur, de grosses larmes tombèrent de ses yeux ; il soulevait parfois ses mains égarées comme pour se déchirer le visage ; et puis il roulait dans sa gorge des imprécations inarticulées ; mais la vieille lui prit la main doucement en montrant la petite croix qui pendait à son cou, et ses lèvres murmurèrent quelques mots dont il n'entend que les derniers, — comme il a pardonné... Sois bon, Jean... Marie.

Jean la soulève dans ses bras pour la porter sur son lit ; il cherche de l'eau, il lave son visage ensanglanté, il écoute si elle respire, mais la pauvre Réveillère était morte dans ses bras. Les mains teintes de ce sang maternel, il tomba sur ses genoux, au pied du lit et l'enfant s'agenouilla derrière lui ; puis il se relevait pour se pencher sur le cadavre, animé de je ne sais quel fol espoir : le corps s'était raidi. Il prit alors sa petite sœur par la main en lui disant : Viens avec moi, allons-nous-en !

Devant la maison, il lui dit encore de l'attendre, et revint au bout d'un peu de temps en portant le corps de Geneviève, qu'il alla mettre sur le lit, auprès de sa mère. Il rajusta la porte enfoncée ; puis, dérangeant la pierre du lavoir, où il cachait ses cartouches, il en remplit les poches de sa veste, prit son fusil, et emportant Marie dans ses bras, s'en retourna, malgré la nuit, à travers les bois, du côté du champ d'ajones.

Les gens du pays, qui se cachaient en ces endroits, avaient un signal pour se reconnaître ; c'était un sifflement, un cri d'oiseau de nuit, qu'on imitait avec la voix. Jean remit sa sœur entre les mains des paysans qui étaient là, conta ce qui s'était passé, et dit qu'il allait venger sa mère. L'abbé Guérin le vit dans un tel état qu'il voulut le retenir. Il lui représenta que la mort de sa mère lui imposait de nouveaux devoirs, et qu'il devait servir de père à sa jeune sœur. Mais Jean s'enfuit sans l'écouter.

Le matin, il fit cinq lieues de paroisse en paroisse pour chercher les bleus, et sans pouvoir découvrir une de leurs colonies.

Le soir, quand il revint au refuge, l'abbé

Guérin lui mit dans les bras Marie qui pleurait, en lui disant : — Que deviendra cette enfant si tu te fais tuer ?

Jean se mit alors à pleurer aussi. Il emmena sa sœur à la métairie, et promit de ne plus se battre.

Le curé vint dans la nuit enterrer les deux femmes et toute la paroisse assistait à cette cérémonie. Comme c'était l'usage en pareil cas, chacun, comme il put, aida Jean à réparer ses pertes. Quelques garçons vinrent travailler avec lui. En quelques jours sa maison fut remise en état. Il retrouva la plupart de son bétail, et reprit ses travaux, quoique la guerre devint plus terrible. Il y eut même, au commencement de l'hiver, un grand choc à Choron, où Sauterre commandait les troupes républicaines. Il fut battu et longtemps poursuivi ; pendant deux jours le pays fut couvert de fuyards, que les paysans tuaient impitoyablement. Jean, selon la promesse qu'il avait faite à son curé, ne quitta point sa maison, mais il gardait chez lui son fusil chargé en cas d'événements.

Une nuit, trois jours après la bataille et par un temps affreux, comme il venait de fermer sa porte, il entend des cris au bas de la côte. Il cache sa lampe sous le manteau de la cheminée et prête l'oreille. Les cris redoublaient ; des coups de feu partent. Jean, à la hâte, emporte le berceau de sa sœur dans l'étable et décroche son fusil ; en ce moment on ébranlait à coups redoublés la porte de la maison ; une voix criait au dehors : — Ouvrez ! ouvrez ! sauvez-moi... au nom de Dieu ! Je suis mort si vous n'avez pitié de moi.

Jean ouvrit un volet plus haut que la porte ; il entrevoit dans l'obscurité un homme qui tombe à genoux et lui tend les bras.

— Cachez-moi ! retirez-moi ! ils me poursuivent... ils vont m'atteindre !

Le malheureux, en criant, se jetait contre la porte. Jean prit sa lampe, alla ouvrir, et, tout-à-coup, saisi d'un mouvement convulsif, il arrête cet homme qui se précipitait.

— Tu ne me connais donc pas ?

— Me connais-tu donc, toi !

— Toi, tu es l'assassin Bourbotte !

Il le saisit à la cravate.

— Regarde ! c'est toi qui as reçu la charité ici de ma mère et de mes sœurs ! c'est toi qui les as fait périr, et c'est toi qui as mis le feu à la maison !

A ces derniers mots, les sanglots étouffèrent sa voix, et le représentant tournant des yeux hagards, suspendu par la cravate au poignet du paysan, se laissa tomber à genoux en disant :

— C'est vrai, je suis un monstre. Sauve-moi ! sauve-moi ! les voici !

Cet homme se serrait contre Jean et embrassait ses genoux dans les convulsions de la lâcheté et du désespoir. Jean le secoua deux ou trois fois comme un homme qui ne sait quel cours donner à sa rage ; et le représentant suivait comme un cadavre inerte les mouvements terribles de ce bras nerveux.

— Entre ! s'écria Jean, entre brigand ! Il faut que je te pardonne, mais... ajouta-t-il en courant sur lui, va-t-en demain de bonne heure... avant le jour... que je ne te voie pas !... entends-tu... empêche-moi de te tuer dans ma maison !

Il lui mit ses deux poings tremblants sur la gorge en lui répétant :

— Ne me fais point perdre patience.

Il le poussa dans l'étable, où le représentant tomba prosterné. Après quoi, Jean ferma brusquement sa porte demeurée ouverte, vint,

s'assoit tout frémissant au pied de l'âtre qui fumait encore ; mais de nouveaux bruits au-delors détournèrent son agitation. Il entendit encore des cris, puis un bruit de gens qui couraient, puis enfin sa porte et son volet qui tremblaient sous les coups, et des voix qui appelaient :

— Jean ! Jean ! viens çà, Jean ! ouvre !

Jean courut entr'ouvrir le volet en disant d'un ton d'humeur :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Les voix confuses lui répondirent :

— Bourbotte ! Bourbotte est par ici en dérouté ! On l'a perdu de vue là contre ! Hardi, Jean ! ouvre donc !

Jean ouvrit la porte et dix ou douze gars tout échauffés se précipitèrent à la fois dans la maison, lui contèrent qu'on avait détruit un parti de bleus, où ils avaient reconnu le scélérat, qu'ils le poursuivaient et qu'il avait disparu près de là.

— Mais qu'as-tu donc, Jean ? interrompit un des paysans, comme tu trembles !

— Tiens, s'écria Jean, vous me parlez de ce brigand-là, et vous voulez que j'écoute tranquillement !

— Viens donc, il n'est pas à vingt pas d'ici ; tu ne serais pas fâché de le tuer de ta main.

— Mais, dit Jean avec une simplicité bien jouée, êtes-vous bien sûrs que ce soit lui ?

— Si nous sommes sûrs ? Bourbotte ! le scélérat ! il n'y a point à dix lieues un enfant capable de s'y tromper ! On l'a tiré sept à huit fois tout à l'heure ! et si par bonheur j'avais eu le temps de recharger, il était couché parmi les genêts.

Les autres interrompirent pour presser Jean de les suivre, mais celui-ci répliquait :

— Je ne puis pas quitter la maison sur le soir.

— Jean, dit le premier avec feu, n'est-ce point sur le soir que le brigand Bourbotte a massacré tes femmes et brûlé ta maison ? Il faudrait donc que tu n'eusses plus de cœur dans le ventre pour manquer l'occasion de rendre honneur à tes parents.

Jean fixa ses yeux étincelants sur celui qui parlait sans dire une parole.

— Car, vois-tu bien, reprit le jeune homme, à ta place, je voudrais le massacrer dix fois pour le mal qu'il a fait dans le pays...

Une plainte étouffée partit de l'étable.

— Ecoute un peu ! dirent les gars. Qu'est-ce qu'il peut y avoir là ?

Jean fit mine d'écouter, et dit d'un ton farouche :

— C'est ma petite sœur qui geint en dormant. Elle est couchée là tout contre.

Ce mot suffit si bien qu'un des paysans s'écria avec impatience :

— Pendant ce temps, le brigand s'échappe. Dépêchons, Jean a raison, il ne peut pas quitter sa sœur, puisqu'il est seul à la garder. Nous n'avons pas besoin de lui.

— C'est vrai, c'est vrai ! dirent les autres.

— Et puis voyez-vous, dit Jean en faisant effort pour assurer sa voix, ma pauvre femme de mère, au moment de mourir, a bien voulu qu'il soit pardonné. C'est ce qui me retient. Et, comme dit M. le curé, je suis le père de Marie, à présent.

— Tiens, dit le premier, tu as raison ; je retire ce que j'ai dit. Mais je me charge de ton affaire, et si je le trouve...

Sa phrase se perdit dans un roulement de menaces.

— Dans tous les cas, dit Jean en les poussant vers la porte, il ne peut pas vous

échapper, il s'en est enfui sûrement par le bois.

Les paysans, parlant confusément, s'éloignèrent. Jean demeura sur la porte, et quand le bruit se fut perdu, il revint au coin de l'âtre, remit de l'huile dans sa lampe, et se laissa tomber sur une chaise, la tête penchée dans ses mains.

Bientôt il se leva pour aller chercher le lit de sa sœur, comme si ce monstre allait empoisonner l'air que respirait l'enfant endormie ; peut-être aussi d'horribles soupçons lui venaient-ils en tête. Mais quand il fallut pénétrer dans l'étable la force lui manqua ; il fit pourtant un effort, et revint portant Marie dans ses bras ; il avait vu, dans l'ombre, l'homme couché à la même place. La vue de ce misérable, de cette enfant, les souvenirs qui renaissaient partout dans cette maison, rallumèrent toute la rage de ce pauvre Jean.

Il saisissait son fusil, se levait en sursaut pour courir à l'étable, et s'accrochait de ses mains crispées à la muraille, comme pour se retenir ; puis, il tombait à genoux, et remettait son arme en place. Cette cruelle nuit s'écoula ainsi.

Enfin, pour apaiser sa fièvre, et respirer un peu d'air, il alla ouvrir le volet, et voyant le ciel qui blanchissait, poussa un cri de soulagement. L'enfant, à demi-réveillée, balbutia quelques plaintes, il la laissa se rendormir, puis il ouvrit la porte et s'avança vers l'étable.

— Pars ! s'écria-t-il d'une voix rauque ; va-t-en comme je t'ai dit, ou je te tue.

L'homme sortit en rampant, et s'élança dehors.

— A gauche, lui dit Jean, et que Dieu te garde à présent !

Il se rejeta promptement en arrière et ferma sa porte.

La guerre était finie, et de longues années avaient passé sur ces événements, quand Jean Réveillère osa dire à ses amis du voisinage que Bourbotte était caché chez lui le soir même qu'ils le poursuivaient.

Sa sœur était alors mariée. Lui-même avait femme et enfants, et sa maison, comme il le disait, depuis cette année 1793, semblait comblée de bénédictions.

Et quand on s'émerveillait de son aventure avec ce trop fameux Bourbotte :

— Que voulez-vous ? disait-il, ne valait-il pas mieux qu'il se fit pendre ailleurs ? Un an après, il a eu la tête coupée sur une place publique.

En effet, Bourbotte périt sur l'échafaud après thermidor.

Un dimanche, au milieu d'un bourg, on me fit voir un paysan vénérable, à longs cheveux blancs, qui passait à cheval ; c'était Jean Réveillère, et l'on me raconta à cette occasion les détails que je viens d'écrire.

Cet honnête homme est mort depuis quelques années. Il laisse des fils qui sont fiers de son nom et voudront bien me pardonner, j'espère, d'avoir publié ce trait héroïque.

EDOUARD OURLIAC.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

PREUVE DE L'INSENESCENCE DE SENS INTIME DE L'HOMME, etc., par le professeur Lordat, de la Faculté de Montpellier. (Un vol. in 8° de 2 à 400 pages.)

Ce livre, l'un des plus remarquables qui aient paru pendant ces dernières années, a pour but de ramener la physiologie de l'homme à ces véritables principes, de soustraire à l'in-

fluence du matérialisme la pratique et la théorie de l'art médical, et de fournir en même temps à la philosophie de nouvelles raisons positives, incontestables, en faveur de l'immortalité de l'âme.

Suivant Hippocrate, il y a dans l'homme trois éléments de différente nature, savoir : un *agrégat matériel*, une *force vitale*, et un *principe de l'intelligence et de la pensée*. Cette doctrine, professée par l'école de Montpellier, est celle que M. Lordat adopte dans son livre.

La vie humaine, au point de vue des naturalistes, est un phénomène temporaire qui consiste dans la formation, l'accroissement, le décroissement et la dissolution d'un agrégat mixte.

Il n'est pas, certes, bien nécessaire de posséder au plus degré le génie de l'analyse et de l'observation, ni même d'avoir acquis de vastes connaissances, pour distinguer parfaitement dans l'homme deux éléments qui, bien qu'unis l'un à l'autre par des liens mystérieux, incompréhensibles, sont néanmoins incommensurables entr'eux : l'un est cette substance *matérielle*, c'est-à-dire palpable, impénétrable, soumise aux lois de la composition et de la décomposition chimiques, dont se compose notre machine ; l'autre cette puissance *vitale*, cette essence spirituelle, ce principe du sentiment et de la pensée, qui n'est point du ressort de la chimie, et qui n'a nul rapport appréciable avec les phénomènes de la physique.

Mais il ne faut pas confondre la vie purement organique, la *force* qui, dans tout être organisé, anime, à divers degrés, la machine vivante, avec le principe de l'intelligence et de la volonté. Ces deux causes ne sont pas du même ordre ; elles diffèrent l'une et l'autre et par leur mode d'action et par les effets qu'elles produisent.

L'agrégat matériel et la puissance vitale qui l'anime commencent par un *infinitement petit*, à peine distinct du néant. Ils croissent ensemble progressivement jusqu'à un certain terme qui, selon M. Lordat, est environ l'âge de 40 ans. Passé ce terme, la puissance vitale commence à s'affaiblir ; elle décroît par degrés à peu près égaux à ceux qui avaient marqué son accroissement, et en même temps, l'agrégat matériel s'altère et se dégrade proportionnellement à la diminution de la force organique.

Enfin, quand cette force est totalement épuisée, le corps, la machine matérielle, bien qu'en état souvent de fonctionner encore si elle n'était pas soustraite à l'influence de la vie, se disloque rapidement. Ses différentes pièces se séparent, se décomposent, changent de forme et de propriétés, et leurs éléments, recueillis dans le grand laboratoire de la nature, y sont employés à d'autres combinaisons.

La vie humaine, considérée dans sa marche régulière, et seulement sous le rapport zoologique, se divise donc en deux périodes à peu près égales, l'une *croissante* et l'autre *décroissante*. De même que dans la durée du jour, le soleil, parti d'un point de l'horizon, s'élève par degrés, arrive au méridien, et commence aussitôt à descendre pour aller disparaître à un autre point de l'horizon : ainsi, la puissance qui constitue la vie purement organique naît, grandit, se développe, et à peine arrivée à son point culminant, elle décline, elle va diminuant toujours par degrés plus ou moins sensibles, jusqu'au moment où elle s'éteint.

Telle n'est point, à beaucoup près, la marche du principe de l'intelligence et de la pensée. En premier lieu ce principe ne se révèle par aucun signe appréciable ni dans le fœtus

ni dans l'enfant nouveau-né, et il ne paraît pas commencer à croître et à se développer en même temps que la force vitale ; car il ne faut pas confondre ici les véritables déterminations de la volonté avec les impulsions de la puissance organique, c'est-à-dire le *principe pensant* proprement dit, avec ce *pur instinct* qui est commun à l'homme et aux animaux. Nous admettons, si l'on veut, que l'intelligence existe déjà dans le nouveau-né ; mais, on en conviendra du moins, cette intelligence est encore tellement faible qu'on ne saurait, en aucune façon, la mettre en parallèle avec l'énergie de la force vitale.

En second lieu, ces deux éléments du dynamisme humain qui, au début de la vie, sont bien loin de se manifester avec la même puissance et le même degré d'énergie, ne présentent point, pendant la durée du phénomène vital, des développemens indétiques et simultanés ; ils n'ont point, à beaucoup près, la même allure.

La force vitale, dans son cours naturel et régulier, parcourt invariablement deux périodes : l'une ascendante et l'autre descendante, celle de l'accroissement et celle du décroissement, tandis que le principe de l'intelligence ou le *sens intime* continue, au contraire, à se développer, pendant le décroissement de la force vitale, ou tout au moins il conserve son énergie souvent jusqu'à l'extrême vieillesse, jusqu'à la mort. Les exemples n'en sont pas rares. En un mot, le principe moteur des fonctions organiques s'use, s'affaiblit et s'éteint ; mais le *sens intime*, l'âme pensante, le principe de l'intelligence et de la volonté se maintient dans sa force et ne vieillit point.

C'est ce que M. Lordat établit par deux sortes de preuves, les unes de fait, les autres de raisonnement.

Nous voyons dans l'histoire que, chez tous les peuples, civilisés ou non civilisés, ce sont, en général, des vieillards qui délibèrent et des hommes encore jeunes qui agissent. Le nom de *sénat* indique une assemblée d'hommes déjà sur le retour de l'âge. Les vrais philosophes et les grands législateurs n'ont jamais pensé, en aucun temps ni dans aucun pays du monde, que la vieillesse du corps dût être ordinairement et nécessairement accompagnée de la décadence de l'esprit. Une opinion semblable eût été à chaque instant démentie par les faits. Sans doute, dans un corps usé, affaibli, dégradé par les ans, les organes fonctionnent mal, ils n'obéissent que difficilement aux déterminations de la volonté. Mais de ce que les muscles moteurs n'ont plus assez d'énergie pour se prêter instantanément aux délibérations de l'esprit, doit-on conclure que c'est l'esprit lui-même qui a perdu de sa force et de sa justesse ? Non, des faits qu'on est chaque jour à même d'observer, prouvent évidemment le contraire.

Si nous consultons les biographies des grands écrivains, des hommes qui se sont illustrés par des inventions, des découvertes ou des chefs-d'œuvre, nous trouverons que presque tous ces hommes de génie étaient depuis longtemps dans la seconde période de leur existence, lorsqu'ils ont composé leurs plus beaux ouvrages.

Bossuet avait 60 ans quand il prononça la belle oraison funèbre du prince de Condé, et c'est dans la péroration de ce chef-d'œuvre d'éloquence que se trouve cette brillante prosopopée : " Vous mettez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, je veux désormais apprendre de vous, grand prince, à rendre la mienne sainte ; heureux si, averti par ces cheveux blancs, du compte que je dois rendre de mon ad-

ministration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, le reste d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ! " En effet, à partir de ce moment-là, Bossuet ne prononça plus de sermon, et, après l'oraison funèbre du prince de Condé, il renonça à ce que Cicéron nomme l'*éloquence corporelle*. Mais là, tant s'en faut, ne se terminèrent point ses travaux intellectuels. Il vécut encore 18 ans, et, malgré la décadence progressive de sa force organique, il ne cessa de répandre, dans le monde chrétien, un nombre prodigieux d'écrits, tous attestant, à divers degrés, selon l'importance de la matière, que son esprit n'avait rien perdu de sa vigueur ni de son étendue. Les travaux qui l'ont fait mettre au nombre des plus grands orateurs, des plus savans historiens, des plus profonds philosophes, etc., ont tous été entrepris et exécutés dans la seconde période de sa vie. A l'âge de 74 ans, il écrivait au supérieur des Missions une lettre où se trouve le passage suivant : " Mon écriture devient chaque jour plus pénible pour moi et plus difficile aux autres, ce qui m'oblige souvent de me servir d'une main étrangère."

L'abbé Trublet a dit de Fontenelle : " Les facultés de son âme s'étaient mieux soutenues que celles de son corps. Il y eut toujours de la finesse dans sa pensée, du tour dans ses expressions, de la vivacité dans ses réparties, de la justesse et même de la profondeur dans ses raisonnemens." Fontenelle, à l'âge de 92 ans, faisait encore des vers charmants. Vers sa 84^e année, éprouvant le besoin de se reposer physiquement, il avait écrit au célèbre cardinal de Fleury, alors premier ministre, qu'il voulait se démettre de sa place de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et qu'il comptait sur son approbation. Le cardinal, qui était à peu près du même âge que Fontenelle, lui avait refusé cette approbation, en s'exprimant toutefois de la manière la plus obligeante. Trois ans après, Fontenelle ayant renouvelé sa demande, le cardinal lui écrivit de sa propre main : " Vous n'êtes qu'un paresseux et un libertin, mais il faut de l'indulgence pour ces sortes de caractères." Fontenelle prit donc sa retraite à l'âge de 87 ans ; mais il continua à travailler encore pendant 17 ans, et vers la fin de sa vie, il n'éprouvait d'autre incommodité qu'une certaine *difficulté d'être*.

Le Cardinal de Fleury avait soixante-dix ans quand il arriva au pouvoir, et il ne le quitta qu'à l'âge de quatre vingt-dix ans.

Voltaire, à l'âge de 84 ans, avait conservé tout son esprit ; on ne remarquait point que, peu de temps avant sa mort, il en eût moins qu'à l'âge de 40 ans.

Théophraste, le plus savant ou du moins le plus célèbre des disciples d'Aristote, avait atteint l'âge de 90 ans lorsqu'il acheva ses *Caractères*.

Le duc de Nivernais, à l'âge de 82 ans, se sentant mourir, et ne voulant point que son médecin appelât des confrères en consultation, composa les vers suivans :

Ne consultons point d'avocats ;
Hippocrate ne viendrait pas.
Je n'en veux point d'autre en ma cure :
J'ai l'amitié, j'ai la nature
Qui font bonne garde au trépas.
Mais peut-être dame nature,
A déjà décidé mon cas.
Ah ! du moins sans changer d'allure
Je veux mourir entre vos bras.

Il expira quelques heures après.
Le maréchal de Richelieu, à l'âge de 73 ans, n'était vieux que de corps. Il avait conservé toute la finesse et toute la vigueur de son esprit. Ses dernières paroles firent un trait de galanterie. Sa bru, qui était char-

mante, lui disant, pour le consoler :—Vous n'êtes certainement pas aussi malade que vous pensez ; vous avez un visage charmant.—Comment ! répliqua-t-il, est-ce que mon visage aurait été changé en miroir ?

Le père Sirmond conseillait aux savans de ne commencer à écrire qu'à l'âge de 50 ans. Mettant lui-même ce précepte en pratique, il n'avait commencé qu'à l'âge de 52 ans, et à l'âge de 93 ans il conservait toute sa puissance intellectuelle, lorsque la mort vint le surprendre. Il ne cessa d'écrire qu'au moment où sa force vitale s'éteignit sans maladie.

Le célèbre Vien, qui a été le chef d'une école française, peignit jusqu'à l'âge de 90 ans. Nous avons l'honneur d'être particulièrement lié avec son fils, qui est aussi un peintre fort habile, et qui a aujourd'hui près de 84 ans. Malheureusement, M. Vien fils est presque aveugle, et, depuis deux ou trois ans, il ne peut plus travailler. Il nous disait, il n'y a pas encore trois semaines : " Ah ! si le peintre pouvait dicter des tableaux comme on dicte de l'histoire et de la littérature, que de choses j'aurais encore à produire ! C'est peut-être à présent que je ferais mes plus beaux ouvrages."

Nous connaissons plusieurs autres vieillards de 80 ans, qui tous sont des hommes de beaucoup d'esprit et de jugement.

M. Lordat lui-même, dont le dernier ouvrage nous paraît si remarquable, est un homme de 74 ans.

Ainsi, en considérant l'homme dans son état normal, on peut toujours assigner un âge où sa force vitale commence à décroître, mais on ne peut assigner aucune époque de la vie où une véritable décadence de l'esprit commence nécessairement à se manifester. C'est ordinairement dans la seconde période de la vie que l'intelligence humaine se montre dans sa plus grande force. Cicéron disait que, dans l'administration de la république, il convient d'agir comme dans le gouvernement d'un navire où les *jeunes*, plus propres au travail d'action, sont employés comme matelots, et où les *vieux*, plus aptes à délibérer et à résoudre, sont préférés comme pilotes. C'est sur ces idées, parfaitement justes, qu'on parut vouloir d'abord diriger la révolution de 89.

Dans le programme de la *fête suprême*, on remarque l'article suivant : Au milieu du peuple paraissent ses représentans ; ils sont environnés par l'*Enfance*, ornée de violettes ; par l'*Adolescence*, ornée de myrte ; par la *Virilité*, ornée de chêne, et par la *Vieillesse* aux cheveux blancs, ornée de pampre et d'olivier." On connaît la valeur respective de ces emblèmes. On dira que cela était emprunté de la république de Sparte, ce qui est très-vrai. Mais le fond de la pensée n'en est pas moins conforme à la nature de l'homme et à sa valeur relative dans les diverses périodes de la vie. De nos jours, grâce au *progrès*, la maturité de l'âge commence à 21 ans, et la vieillesse à 40. Nous avons des sous-préfets, des magistrats qui n'ont pas encore atteint l'âge de 25 ans, et l'homme qui arrive à l'âge de 40 sans avoir acquis une position capable de lui donner une certaine importance, est considéré comme *invalide*, même dans les professions libérales où il s'agit uniquement des travaux de l'esprit. Les partisans de 89 eux-mêmes ne comprennent plus ce qu'il y a eu de véritablement grandiose à cette époque.

Mais nous reviendrons là-dessus dans un autre article ; car, dans celui-ci, c'est à peine si nous avons pu effleurer le livre de M. Lordat. Nous discuterons certaines hypothèses de la physiologie actuelle, hypothèses

ses, sinon évidemment fausses, du moins très douteuses, qui, d'une part, conduisent la philosophie au matérialisme, et de l'autre, induisent fort souvent en erreur la pratique de l'art médical.

J. MORAND.

Les Fantaisies de Maître Van Coppenaël.

I.

EN WAGON.

La machine à vapeur cria : En avant par un grand coup de sifflet.

Les wagons s'ébranlèrent les uns après les autres et vinrent à la file sonner deux appels sur la plaque tournante.

Les marchands de *Moniteurs parisiens* et de *Notices sur le chemin de fer de Paris à Orléans* s'écartèrent des portières.

L'*Alcide*, en tête de fabrication française, battait avec sa soupape la charge d'abord, puis le pas redoublé. Les voyageurs se disposaient et s'arrangeaient pour s'adapter le plus identiquement possible à leurs places et n'en rien perdre.

Tout à coup on entendit comme un tumulte, une querelle. On criait :

Arrêtez, ne laissez pas monter !

Et il se faisait un grand bruit de pieds sur le trottoir d'embarquement.

Un monsieur qui occupait un coin de diligence allait mettre le nez dehors pour voir ce qui se passait lorsqu'une nouvelle figure se présenta brusquement à la portière, et lui fit rejeter la tête en arrière.

— Ah ! gredins, s'écria avec colère le nouveau-venu toujours suspendu en dehors, vous voulez m'empêcher de monter parce que je suis en retard de deux minutes ! Je vous montrerai à qui vous avez à faire !

Et, sans plus de façons, l'intrus ouvrit la portière, entra dans la diligence et s'assit largement dans une des deux places qui restaient inoccupées.

Les clameurs des employés se perdirent dans le lointain.

— Voici un métier à se faire rompre le cou, murmura le monsieur qui avait voulu mettre le nez à la portière.

Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour le raconter, et cependant le convoi lancé avait déjà dépassé deux cantons avec leurs deux cantonniers ; pauvres diables qui, pour mille francs par an, mille francs qu'on ne leur laisse même pas le loisir de dépenser, font quarante fois par jour, avec le bras, sans bouger de leur place, le simulacre télégraphique d'une potence. Mieux vaudrait certes se pendre.

Le voyageur retardataire, c'était un jeune homme, qui s'était exposé à un danger sérieux pour s'élançer de vive force sur le convoi, s'était donc assis. Son front décoloré, ses narines dilatées, témoignaient de sa colère. Mais presque subitement cette animation s'adoucit et disparut, et le jeune homme, sans s'inquiéter de ce que ses voisins pourraient penser de lui, poussa un grand éclat de rire.

Puis il se mit à examiner les figures qui l'entouraient.

II.

PHYSIONOMIE.

Il avait lui-même une de ces physionomies qui attirent l'œil et sollicitent l'examen.

De petite taille, très brun, les yeux très noirs et un peu ronds, frangés de cils magnifiques, de ces yeux qui font rêver les jeunes filles à marier. Les sourcils semblaient dessinés au pinceau et annonçaient un homme d'élan et de résolution ; le nez était arqué et charmant, la

bouche fine, un peu impertinente, s'apercevait facilement sous une paire de petites moustaches coquettes. La taille et les habitudes de corps pleines d'une insouciance distinction. La mise négligée et élégante.

C'était un fort joli cavalier bien jeune et bien Français.

Autour de lui des personnages assez insignifiants. Deux négociants, — pareils à tous les négociants : — le monsieur qui avait mis le nez à la fenêtre, espèce d'homme d'affaires de noir vêtu, tabatière, canne à cordons, et lunettes ; — un collègue qui allait en vacances et envoyait de tous ses yeux le jeune voyageur ; — un individu à grandes moustaches, bien découpé et de poignet solide selon toute apparence, pantalon large et éperons, un ruban inconnu à la boutonnière. — Vous avez vu ça partout !

Enfin, vis-à-vis de la place restée vide, une tête bizarre et étrange. — L'homme qui la portait pouvait bien avoir six pieds de hauteur sur trois. Ample d'épaules et d'abdomen, trop largement vêtu partout d'une manière d'étoffe grise mal coupée. Son énorme figure blafarde et à pans était surmontée d'un foulard noué en dépit du goût et qui cachait une chevelure jaunâtre coupée ras. Pas de barbe ni de favoris, les cils presque blancs, le nez fort et accidenté cou proconsulaire, lèvres grosses et pâles, l'œil gros et bleu de chèvre noyée. — Et sur tout cela une timidité, une gaucherie, une pesanteur incroyables. — C'était un Hollandais, M Van Coppenaël, riche fils de famille.

Le jeune voyageur brun avait braqué son lorgnon dans l'œil gauche pour examiner tout à son aise cette pâle figure de *North man*, — lequel examen décontenança encore davantage, si faire se pouvait, le digne Hollandais, qui monta en tons du rose jusqu'au violet. De folles idées, des souvenirs cocasses de Grandville et du cours de M Geoffroi de Saint-Hilaire galopèrent dans la cervelle légère du jeune voyageur. Il lui semblait vaguement voir des bouquets de persil dans les narines de son compagnon de route...

Lorsqu'il l'eut assez contemplé à son aise, il tira de sa poche un élégant petit meuble de cuir, et, sans demander autrement permission, alluma un cigare, — Personne ne se plaignit de cette liberté ; — seulement un des deux marchands ouvrit la vitre qu'il avait à côté de lui.

Le convoi roulait toujours.

III.

UNE VOYAGEUSE.

À la première station, un employé ouvrit la portière et introduisit une femme avec son enfant. — Nous avons dit qu'il restait encore une place.

Le voyageur brun jeta son cigare.

Cette femme était en deuil. Sa tenue, qui annonçait la pauvreté, était décente. Sous son chapeau de paille teint en noir et garanti d'un voile, ses yeux largement cerclés de bistre et brillantés de paillettes nacrées à leur extrémité interne, les ailes du nez bleuies annonçaient des larmes récentes et un chagrin profond.

Son enfant, modestement vêtu quoique un peu mieux qu'elle, avait atteint et au-delà l'âge où les enfants paient place entière. Il avait évidemment fallu diplomatiser pour arriver à ne payer qu'une place pour deux. — Elle l'assit sur ses genoux et lui donna un petit morceau de chocolat roulé dans du papier.

L'enfant se mit à manger insouciamment. Il regardait la magnifique ruban de panorama que dévidait la vitre de la voiture, et ses deux petits pieds ballottant à l'allez-venez du wagon, touchèrent une ou deux fois le pantalon large de l'homme aux grandes moustaches, qui le repoussa avec une impatience assez brutale.

La mère s'excusa pour son enfant, — excuse à laquelle l'homme aux moustaches ne répondit pas, — et recommanda au petit de prendre garde.

Mais quelques minutes après, l'enfant, qui avait oublié l'avertissement, et mal à l'aise d'ailleurs sur sa mère qui avait de la peine à le porter, effleura de nouveau les jambes de l'homme aux moustaches...

IV.

QUERELLES.

Celui-ci fronça le sourcil et se fâcha tout rouge. — La mère s'excusa de nouveau et gronda l'enfant. Mais le personnage décoré continua à manifester son mécontentement en termes peu polis.

L'un des deux négociants dit à mi-voix à l'autre :

— *Le fait est* qu'il n'est pas agréable pour un voyageur d'avoir pendant trente lieues les souliers d'un enfant sur les jambes.

La mère s'était tue, voyant que tout ce qu'elle pouvait dire ne faisait qu'augmenter l'emportement du voyageur aux moustaches.

Ce que voyant, le Hollandais qui se trouvait en face d'elle enleva sans mot dire l'enfant, le prit sur ses genoux et se mit à le caresser. La mère le remercia par son regard plus encore que par ses paroles. — Elle ne voulait pas qu'il s'incommode de ce fardeau remuant.

— Laissez, laissez, madame, — dit le Hollandais avec une prononciation un peu embarrassée.

— Voilà un brave homme ! se dit le jeune cavalier brun qui était resté neutre jusque-là.

— ... Quand on n'a pas le moyen de payer deux places, continua grossièrement l'homme aux moustaches, on ne prend pas des stalles de diligence, on va en wagon.

— Avez-vous bientôt fini de nous ennuyer ? — dit très haut et très-agressivement le jeune homme brun.

L'homme aux moustaches devint très pâle. — La mère de l'enfant était tremblante.

— C'est à moi que vous parlez, monsieur ?

— A vous, vous êtes un impertinent.

L'homme aux moustaches, de très pâle, devint cramoisi.

— Je vais vous flanquer par la portière ! cria-t-il en jurant.

Et il allait porter la main sur le jeune homme, lorsque le Hollandais, sans quitter l'enfant qu'il tenait de son bras droit, saisit de sa large main gauche l'épaule de l'homme aux moustaches, et le fit se rasseoir.

— Lâchez-moi, sacrebleu ! vous me faites mal ! dit celui-ci.

— Lâchez-le, allez, dit le jeune homme brun. Il n'y a pas de danger.

En tirant une carte de sa poche de gilet, il la jeta au nez de son antagoniste en lui disant :

— Tenez, drôle !

L'homme aux moustaches ramassa la carte qui était tombée sur ses genoux.

— Le vicomte Rodolphe de Frenays... Nous nous reverrons, monsieur ! dit-il, le sourcil menaçant.

— Quand vous voudrez, — si vous voudrez, — répondit le vicomte avec un sourire insolent.

Les deux marchands s'étaient entre regardés. — ils n'ouvrirent plus la bouche.

V.

STATION D'ÉTAMPES.

— Si vous voulez descendre et vous rafraîchir, messieurs, — dit un employé en ouvrant la portière, — vous avez dix minutes.

On était arrivé à Étampes. La moitié du chemin était faite.

L'homme aux moustaches descendit le premier.

—Madame, dit Rodolphe, si vous désirez descendre, je vous demande la permission de vous offrir mon bras.

Un refus poli.

—Et vous, monsieur, descendez-vous ?

—Oui, dit le Hollandais qui emporta l'enfant.

—Ne vous embarrassez pas de mon fils, monsieur, je vous en prie, dit la mère. Vous êtes mille fois trop bon.

—Il mangera bien un petit gâteau avec moi, n'est-ce pas mon coco...—répondit le Hollandais.

La mère insista—Mais l'enfant s'était cramponné à son amphitryon.

Lorsqu'ils furent descendus de wagon, le digne Van Coppennael laissa glisser l'enfant à terre et lui prit la main.

Rodolphe de Frenays prit sans façon l'autre bras du Hollandais,—et ils se dirigèrent vers le café.

A peine furent-ils assis que le Hollandais tira de sa poche une vaste pipe de porcelaine qu'il alluma avec empressement.

C'est bon ! dit-il sensuellement à Rodolphe en s'enveloppant d'un nuage de fumée, comme une divinité olympienne.—Je n'avais pas fumé depuis ce matin.

—Pourquoi ne fumiez-vous pas dans le wagon ?

—Oh ! j'aurais craint d'incommoder quelqu'un.

Rodolphe commençait à trouver son nouvel ami charmant en tout point. Cette douceur, cette bonhomie, jointes à une force physique des plus remarquables, le séduisaient. Rodolphe était d'ailleurs d'un âge et d'un caractère qui s'enthousiasment facilement.

Demeurez-vous à Orléans,—ou à Paris ? demanda-t-il au Hollandais.

—A Paris, répondit celui-ci ; mais je vais assez souvent à Orléans.

Si c'est pour quelque affaire dans laquelle je puisse vous être bon à quelque chose, comme vous êtes, je crois, étranger,—et que je vous ai une obligation, dit-il en riant,—vous voudrez bien regarder ma famille et moi comme étant à votre disposition.

O ! merci !—dit Van Coppennael.—J'aime beaucoup aller en chemin de fer, voilà tout. Cela me distrait.—Nous n'avons pas encore de chemins de fer en Hollande.

—J'étais fou, dit Rodolphe, de ne pas deviner que vous étiez Hollandais. Je vous avais pris pour un Allemand.

Van Coppennael ne comprit pas.—Nous devons faire observer, avant d'aller plus loin, qu'il rougit un peu,—ce qui lui arrivait souvent, comme vous le verrez,—en répondant à l'offre de Rodolphe. Celui-ci sans trop s'étonner de la singularité du goût du Hollandais, pensa que, pour être si souvent en chemin de fer, il pourrait bien exister un autre motif—qu'on ne lui disait pas.—Il se garda d'insister, en homme discret.

L'enfant avait absorbé cependant une corbeille de gâteau.

Le Hollandais demanda une nouvelle corbeille.

—Vous allez l'étouffer ! dit Rodolphe.

—Oh ! non, répondit Van Coppennael. Il faut que les enfants mangent tant qu'ils veulent, et tout ce qu'ils veulent. Ça les empêche d'être gourmands.

Rodolphe ne voulut pas disserter cette théorie.—Il ne put s'empêcher de sourire intérieurement en se rappelant la réponse qu'on lui avait racontée de feu Kateomb, le traître anglais, à quelqu'un qui lui demandait une serviette :

—Vous mangez donc bien salement ! Rodolphe contemplant Van Coppennael.

VI.

MÉTHODE DE FLÛTE.

Un garçon de café était occupé auprès des autres voyageurs assez nombreux. La demoiselle qui était au comptoir apporta elle-même les gâteaux.

Elle était, comme beauté, assez insignifiante ; les cheveux blonds, passables ; quelques taches de rousseur, le regard doux, l'air modeste ; une de ces femmes qui, dans toute leur vie, n'auront fait retourner personne dans la rue.

Rodolphe s'aperçut que Van Coppennael ne la quittait pas du regard. Il avait braqué sur elle ses deux yeux en capote de cabriolet,—et ne perdait pas un de ses mouvements.

—Pourquoi diable regardez-vous donc tant cette petite ? lui demanda Rodolphe en riant. Elle n'est pourtant pas belle.

Le Hollandais fut sensiblement décontenancé.

—Pardonnez-moi si j'exprime aussi librement mon opinion sur une personne à laquelle vous paraissez vous intéresser ;—car je crois...

—Je ne m'intéresse pas, répondit assez flegmatiquement Coppennael,—mais depuis deux mois passés que je suis souvent sur cette route, je vois toujours cette demoiselle vêtue de la même petite robe bleue,—et toujours propre.

Rodolphe se mit à rire.

—Il n'y a que vous pour faire attention à ces choses-là, dit-il.—Mais je crois qu'on monte en wagons. Nè laissons pas partir le convoi sans nous.

On se leva,—et le Hollandais bourra de gâteaux les poches de l'enfant.

—Où descendez-vous à Orléans ? demanda Rodolphe en se dirigeant vers le convoi ? A l'hôtel de la Loire.

—C'est un peu loin. Ma voiture doit m'attendre au débarcadère. Voulez-vous me faire le plaisir de vous laisser mettrez chez vous ?

—Je veux bien, dit Van Coppennael pour tout remerciement.

Lorsque le convoi se fut remis en marche : —Tiens ! dit le Hollandais,—ce monsieur n'est pas remonté avec nous.

—Bah !—fit Rodolphe insouciantement.

—Il ne se trouvait peut-être pas assez à son aise, dit au vicomte un des deux marchands en faisant l'agréable.

—Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous parler, répondit froidement Rodolphe.

Le marchand se tut—définitivement cette fois.

Rodolphe fut un peu fâché de sa réponse dure :—il avait cru voir une petite moue amicale de reproche sur les bonnes grosses lèvres du Hollandais.

Il y eut un temps de silence. Les voyageurs s'isolèrent les uns des autres par la pensée. L'enfant venait de s'endormir dans la stalle désertée par l'homme aux moustaches.—Le monsieur noir contemplant obstinément le pommeau de sa canne en louchant : ses deux yeux et le dit pommeau de canne formaient les trois sommets d'un triangle ;—les deux marchands songeaient à leurs affaires ;—la femme en deuil—à bien des choses ;—Rodolphe—à rien.

Le Hollandais avait déjà tiré deux fois sa montre, il avait l'air d'attendre un moment fixé.—Lorsqu'il eut consulté une troisième fois, il la remit dans son gousset—et ouvrit un petit cahier vert coupé en forme d'album.

Rodolphe le regardait, rêver...

Mais il se sentit pris d'une furieuse envie

de rire lorsqu'il vit le brave Hollandais tenant d'une main le petit cahier vert qu'il paraissait étudier scrupuleusement, battre avec une sorte de solennité de sa main droite. L'index tendu, la mesure à trois temps. Van Coppennael ne paraissait pas se douter le moins du monde qu'il n'était pas seul ; il était d'une gravité, d'un flegme héroïques.

Les efforts que faisait Rodolphe pour s'empêcher d'éclater détournèrent un moment l'attention de Van Coppennael qui le regarda machinalement.

Rodolphe sentit la nécessité de parler, ne fût-ce que pour dire un mot, afin de dépister le soupçon du Hollandais,—si toutefois celui-ci était capable de soupçonner quelque chose.

—Vous êtes musicien ? dit-il.

—Je joue de la flûte, répondit naïvement Van Coppennael,—et j'étudie tous les jours de quatre à cinq heures : c'est une habitude.—Ceci est la méthode de Camus. Elle n'est pas sans mérite.

Et il se remit à ses trois temps.

—Il est superbe ! pensait Rodolphe. Quel succès il aurait dans notre monde, s'il était bien lancé.

VII.

L'ARRIVÉE.

Cette idée existait déjà depuis un bon moment à l'état d'embryon dans la cervelle de Rodolphe. Il venait de se la formuler,—et il était de ces esprits qui courent tout de suite à l'exécution.

Au reste,—cela à part,—Van Coppennael lui plaisait fort. Cette nature si douce, si franche, si naïve, contrastant par tant de côtés avec la sienne, n'avait pas manqué de le séduire dès le premier abord—Van Coppennael, de son côté, très amical généralement était satisfait des bonnes dispositions que l'élégant et ricur vicomte avait si manifestement pour lui.

Lorsqu'ils eurent quitté le wagon pour monter dans la calèche de Rodolphe.

—Dites-moi, mon cher monsieur, reprit celui-ci,—Je serais très chagriné de vous quitter aussi vite. Ma mère, chez qui je vais demeurer à deux lieues d'Orléans,—voulez-vous me faire l'amitié de venir dîner chez elle avec moi ? Vous me feriez vraiment plaisir.

Van Coppennael, qui n'avait pas l'habitude des spontanités, fut surpris—et content aussi—de la proposition de Rodolphe. Mais sa timidité lui faisait redouter une présentation. Il avait en outre un autre motif pour ne pas accepter.

—Je vous remercie bien, répondit-il avec une satisfaction visible, mais cela ne se peut. Mon domestique m'attend à l'hôtel.

—Eh bien ! dit Rodolphe.

—Il serait inquiet.

Pour le coup, Rodolphe fut tenté de croire à une mauvaise plaisanterie ; mais il n'y avait pas moyen de conserver un instant cette pensée en regardant la bonne figure du Hollandais.

—Oui, continua celui-ci, cela le surprendrait. Mais, ajouta-t-il en faisant un grand effort pour vaincre sa timidité, si madame votre mère ne vous attendait pas, je vous aurais prié de me faire vous-même l'honneur de partager mon dîner.

—J'accepte dit tout de suite Rodolphe,—à la condition que vous me ferez le même honneur demain.

—Mais, reprit Van Coppennael, si cependant madame votre mère...

—Oh ! ne vous inquiétez pas de cela. On m'attend toujours et on ne m'attend jamais.

Van Coppennael médita longuement le sens de cette réponse.

Il le cherchait encore lorsque la voiture s'arrêta devant la porte de l'hôtel.

FÉLIX TOURNACION.

(La suite à un prochain numéro.)

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Un bal de faubourg.

L'on ne sait peut-être pas ce que c'est qu'un bal de faubourg ; ce n'est ni plus ni moins qu'un violon, un fifre, un tambour, deux chandelles de suif retenues au mur par deux clous ; neuf à dix gamins faits hommes, quinze à vingt jeunes filles, (toujours plus de filles que de garçons, c'est dans l'ordre) ; une table chargée d'une bouteille de *whiskey*, d'un pot de bière, de quelques pipes et de trois ou quatre torquettes de tabac ; deux madriers appuyés sur quatre chaises en guise de banes, le tout contenu dans un appartement de vingt-cinq pieds de long sur quinze de large, vû que, pour la circonstance, la cloison, qui divisait la salle d'entrée d'avec la chambre à coucher, a été abattue et mise au grenier jusqu'à nouvel ordre.

Voici comment j'ai eu l'avantage d'apprendre par expérience ce que c'était qu'un bal de faubourg. Il y a de cela quinze jours, je m'amusais à prendre le frais derrière l'église Saint-Jacques, lorsque deux jeunes gens de dix-neuf à vingt ans passèrent près de moi.

— Dis donc, Jos, dit l'un d'eux, vas-tu au bal de la Grand'Millie, ce soir ?

— Absolument que j'y vas, et avec ma *Sainte* pardessus le marché, dit l'autre, mais toi, Coq, y emmènes-tu tes petits yeux bleus ?

— Si je l'emmène ? j'irais-t-y sans ça ?

— Combien paye-t-on par couple ?

— Un écu pour la nuit et, pour les surveillans, six sous du *rill*, c'est le prix.

Comme je n'avais rien à faire, ce soir-là, et que je vis qu'au bal de la Grand'Millie, l'on recevait des survenans à six sous du *rill*, (le prix m'allait à merveille,) je résolus de m'attacher aux pas de l'un de ces deux jeunes gens et de ne le laisser que quand j'aurais su où avait lieu la fête. Heureusement que, dans le cours de la conversation de mes jeunes amoureux, j'appris que la Grand'Millie restait dans le *Fort Tynau*, (1) rue V...n.

A huit heures donc j'étais déjà rendu, mais rendu à la porte seulement, laquelle était complètement obstruée par une foule de curieux des environs de tout sexe et de tout âge. Je ne savais pas trop comment m'y prendre pour entrer. De tems en tems, il apparaissait quelqu'un à la fenêtre qui criait :

— Un tel, es-tu là ?

Et quand une voix répondait :

— Me v'là !

l'interpellant faisait un signe à l'interpellé que je compris bientôt. Comme je pensais n'avoir aucun ami dans la maison, et que j'étais décidé d'entrer, je suis le premier inter-

(1) Nom que les habitans du faubourg Québec donnent à cette partie neuve de leur faubourg, situé au nord de la rue Ste-Catherine.

pellé qui passe par derrière la maison, moi aussi ; entre dans la cour, moi aussi ; se rend à une fenêtre entr'ouverte, moi aussi ; quelqu'un lui tend la main, mais pas à moi. Au contraire, l'on me demande, d'un ton moins qu'amical, comment je me trouve dans la cour de la maison, sans invitation préalable. Je lui peins d'une manière si touchante l'envie que j'avais de m'amuser, je lui fais des offres si généreuses, (j'offrais douze sous du *rill*.) qu'il finit, après avoir consulté quelques invités, par me tendre une main bienfaisante et robuste qui me monte au bord de la fenêtre et me jette au milieu de la salle. Telle fut mon introduction, et je l'aime autant que bien d'autres qui ne finissent plus.

Je ne fis pas l'effet que je m'attendais faire. Je pensais qu'en entrant, on allait m'accabler d'égarde, tant on présume toujours avantageusement de soi ; ce fut tout le contraire. A peine daigna-t-on jeter les yeux sur moi, les hommes, s'entend, car les jeunes filles, ce fut toute autre chose. Chacune d'elles sembla me passer en revue, par curiosité sans doute, ma modestie m'empêche de croire autre chose.

La manière dont j'avais été introduit m'avait, il faut l'avouer, un peu déconcerté. Mon habit noir au milieu de tons ces gilets bleus à boutons blancs, et les regards de travers que me lançaient tous ces jeunes gens, vû qu'à leurs yeux j'étais un *monsieur*, ne contribuaient pas à me rendre mon aplomb. Cependant je ne voulais pas rester sans danser, ayant promis de payer douze sous du *rill*. Je m'avance donc vers une des jeunes filles qui m'avait le plus examiné, et la prie de vouloir bien danser le *rill* suivant avec moi.

— Oui, dit-elle, mais Jos, qui m'a amenée ici, ne sera peut-être pas content, et il pourrait bien ne pas vouloir me reconduire chez maman, après la veillée, si ça ne va pas à son goût.

— Où est M. Jos ? lui dis-je.

Elle me le montra de l'œil, et alors je reconnus un des deux jeunes hommes que j'avais rencontrés dans l'après-midi.

— Mais, lui dis-je, chacune ici doit avoir son Jos, et alors je ne pourrai pas danser.

— Oh, dit-elle, si vous me promettez de me reconduire chez maman, je danserai, et puis, s'il n'est pas content, il se contentera ; d'ailleurs, il m'en a bien fait d'autres, lui ; je suis bien aise de le rendre un peu jaloux.

Le rôle que voulait me faire jouer cette enfant ne me plaisait qu'à demi, je l'acceptai cependant, pensant que je l'avais peut-être joué plus d'une fois sans le savoir. Je lui promis donc d'aller la reconduire chez sa mère, si Jos se fâchait.

Le *rill*, qui se dansait quand j'entrai, venait de se terminer. Je m'avance donc avec ma jolie *partneuse*.

— Oh ! dit-elle, vous n'avez pas payé votre *rill*, et ça se paye d'avance.

— Mais à qui payer ?

— A Mlle Millie qui est dans le coin là-

bas près de la table, et qui vend la boisson.

Je vais à Mlle Millie, femme colossale d'une quarantaine d'années, défigurée par la petite vérole qui lui avait, sans doute, enlevé l'œil qui lui manquait. Elle vivait de la recette de ces bals, fort à la mode, me dit ma *partneuse*, dans tout le Fort-Tynau. Je lui donne cinq chelins pour dix *rills*, (on va croire que je me proposais de danser horriblement,) et je me mets en devoir de faire valoir mes capacités. Oui, mais il y avait déjà cinq à six couples *en place*, et Jos avait choisi une autre danseuse.

— Prenez garde, me dit Sophie, (c'est ainsi que la Grand'Millie avait nommé ma *partneuse*.) ça pourrait tourner mal ; Jos est jaloux de vous, je le vois bien, et puis Coq va le faire étriver, lui qui danse avec sa *Sainte*. On ferait mieux d'attendre à l'autre *rill*, car il pourrait y avoir du train, ajouta-t-elle.

— Comme il vous plaira, lui dis-je ; allons nous rasseoir.

Au fait, je n'avais pas envie de danser, et j'aimais beaucoup mieux voir la fête que d'y prendre part. D'ailleurs, je ne craignais plus le reproche de mesquinerie, j'avais payé. J'écoutais et je regardais, quand j'entends :

— Dis donc, Jos, dit Coq, ça te casse, le *monsieur*.

— Quoi, Sophie ? je m'en soucie comme de ma première chemise.

— Faut bien laisser faire ce qu'on ne peut pas empêcher.

— Vas au diable ; si je voulais de ta Julie avec ses yeux bleus tirant sur le vert, tu ne *durerais* pas longtemps, vas !

— Oui, mais en attendant, ça te casse toujours.

On sent bien que Julie n'avait pas entendu ce dialogue.

Le *rill*, cependant, commença. Jos dansait comme un enrégé, Coq riait en dansant de l'air le plus moqueur et le plus narquois possible. D'autres, échauffés par des mouvemens à se disloquer les membres, jetaient bas leurs gilets dans un coin, sans que ça les dérangeât le moins du monde ; quelques-uns faisaient partir leurs souliers par une brusque secousse du pied, et restaient en chaussons : personne n'en faisait cas, je restais seul étonné, mais je me gardais bien de le faire paraître.

Les musiciens, le joueur de violon, le fifre et le tambour, étaient bien les trois figures les plus prétentieuses que j'aie jamais vues en fait de figures artistiques. Au reste l'admiration, dont ils étaient l'objet, les justifiait d'une partie de leurs prétentions. En effet, tout allait pour le mieux, le violon n'avait qu'une note et demie plus bas que le fifre, (un fifre doit toujours être plus haut qu'un violon,) et le tambour suivait ses confrères de loin, bien loin. Il était bien excusable, car il jouait si fort, si fort, qu'il ne devait entendre ni le violon ni le fifre.

Un incident ou plutôt un accident, comme :

l'on voudra, suspendit un instant la danse. Le joueur de violon, le plus imposant des trois, eut le malheur de manquer son cheval et alla s'enfoncer son archet dans une des narines ; le fait est véritable. On ne parvint qu'avec peine à le lui arracher du nez. Il en fut quitte pour un saignement de nez de quelques minutes, et il nous dit que la chose lui était arrivée plusieurs fois déjà dans la chaleur de l'exécution. Une abondante *gobe* de whiskey, qu'on lui fit prendre, le remit complètement et lui fit oublier l'écart imprévu de son maudit archet. Au reste, je puis dire sans calomnie que, s'il n'eût pris que ce seul verre de boisson, son archet ne se serait pas écarté de sa route ordinaire et accoutumée.

Cet épisode avait, comme de raison, interrompu la danse, de sorte qu'un autre rill se préparait, sans faire trop d'attention à notre pauvre joueur de violon. Je m'avance donc de nouveau avec ma Sophie. Tiens, voilà que Jos vient se placer justement devant nous avec la Julie de Coq. J'allais encore me retirer, car je ne dansais que pour obliger ma partenaire, lorsque Dlle Milie s'avance au milieu de la salle :

— Dis donc, Jos, t'imagines-tu empêcher monsieur de danser toute la veillée ? Ah ! tu t'y tromperas, mon vieux ; il dansera ou j'y perdrai mon nom.

Il paraît qu'ils se connaissent depuis longtemps. Jos obéit sans mot dire, et se retira en disant qu'il ne nous avait pas vu. Nous dansons donc, Sophie et moi, accompagnés de quatre à six autres. Quoique ma partenaire parut s'acquitter de sa besogne à merveille et que je fisse de mon mieux, je m'aperçus que l'attention se portait tout entière sur un autre couple que Sophie me dit être les deux plus habiles danseurs du quartier.

Tout à coup le monde se retire de place, j'en fais autant. Le couple admiré reste seul au milieu de l'appartement. Le tout se fait comme par enchantement. Chacun se place de son mieux pour voir les danseurs, les uns accroupis par terre, les autres montés sur les bancs. Deux chandelles se détachent de la cloison, portées par deux jeunes garçons, pour s'abaisser jusque sur le plancher afin que l'on apprécîât mieux les pas et les tours de force qu'allaient faire le couple par excellence. Les musiciens changent de figures, en prennent de plus conformes à la circonstance, et commencent à jouer le *Mistigris*, le rill le plus en vogue des cinq faubourgs de Montréal. Vous dire l'agilité, la souplesse et la grâce que mirent dans leur danse nos deux jeunes gens, serait difficile. Les petits airs mutins de la danseuse, ses fuites simulées, ses mines tour à tour dédaigneuses et engageantes, ses jolis petits pieds que ne recouvrait qu'un bas blanc, (elle avait ôté ses souliers comme les autres,) sa taille dégagée et souple, tout en elle justifiait parfaitement l'admiration dont elle était l'objet. Le danseur était un beau garçon à

favoris noirs très longs et les cheveux de même; les collets de sa chemise bleue s'abaissaient gracieusement sur une cravate à nœud coulant de couleur rouge et noire. Il portait un pantalon bleu retenu à la ceinture par une sangle de cuir à patente, et était en chaussons. Il poursuivait sa partenaire avec acharnement, lui tendant la main, l'invitant à s'arrêter un instant, un petit instant, toujours dansant, accordant, et battant l'aile de pigeon.

C'était merveille, c'était charmant, j'étais enchanté. Alors je me mis à rire, à part moi, de nos quadrilles, de notre valse, de notre polka même, danses mesquines et sans animation aucune, comparées avec un rill comme celui qui s'exécutait sous ma vue. Nos danseurs venaient de commencer, et déjà ils avaient la figure toute en feu ; ils s'animaient, s'animaient toujours, et toujours montrant, développant de nouvelles grâces, improvisant de nouveaux pas, de nouvelles figures. J'étais assis près de Sophie que j'avais oubliée pendant l'action, quand derrière moi j'entends :

— Tu t'en iras comme tu pourras, ma beauté.

L'enfant frémit de la tête au pied, mais ne répondit rien. C'était Jos qui lui donnait un avis préalable afin qu'elle n'en prît prétexte cause. Un mot de ma bouche la rassura ; elle avait tort pourtant.

Après le rill aussi acharné que gracieux, puisqu'il avait duré vingt minutes, le héros alla déposer son héroïne à demi renversée dans ses bras sur le siège le plus prochain, au milieu des applaudissemens et de l'admiration de tous les assistans émerveillés. Chacun le félicita, chacun souhaila pouvoir en faire autant ; et tout le monde, même les demoiselles, allèrent à la table de Mlle Milie prendre un verre à leur santé. Je me rendis à la table comme les autres.

Mlle Milie avait été chercher une bouteille de vin discrètement cachée dans une armoire, et qu'elle avait mise en réserve pour les dames. Elle me fit l'honneur de verser le premier verre pour Sophie, en disant que c'était d'excellent vin ; je la crus sur parole et fis mieux que saint Thomas, dans cette affaire, car je crus sans toucher. La couleur de ce vin ne me donnait aucune tentation bachique. L'on servit toutes les dames de ce nectar, et les hommes s'emparèrent de la caraffe au whiskey. Je tends mon verre, l'on verse sans ménagement. A peine ai-je porté cette maudite boisson à ma bouche que je la rejette aussitôt sur le plancher. C'était tout bonnement du vitriol mêlé à de l'eau tiède, le tout assaisonné de poivre rouge et de coupe-rose. J'avais déjà bu quelque chose de semblable, en voyage, à la Longue-Pointe et à Sainte-Scholastique, et j'avais immédiatement, (pardonnez-moi le mot,) j'avais, dis-je, été immédiatement malade à en rendre l'âme. Ces messieurs n'avaient probablement pas été informés de ce qui m'était déjà arrivé ; ils m'auraient sans doute pardonné cette marque non équivoque de dédain. Ils se

formalisèrent au dernier point de ce que je n'avais pu avaler mon verre et que j'avais fait une affreuse grimace en en rejetant le contenu par terre. J'entends aussitôt chuchoter de tous côtés :

— C'est quelque sauteur de comptoir, quelque aigrefin, et ça fait le dégoûté, le difficile.

D'autres soutiennent que je suis un clerc notaire tout dernièrement échappé du collège ; chacun de me jeter son mot, son épithète par la tête. Je n'entendais de toutes parts, fortifiés d'un gros juron, que les cris de :

— L'aigrefin!...

— Le sauteur de comptoir!...

— Le clerc notaire!...

Et maintes autres injures de ce genre. On semblait avoir oublié tout le reste pour ne penser qu'à m'insulter et m'injurier.

Cependant, ils parlaient et criaient sans s'adresser à moi directement. Je commençais à croire qu'il était prudent de me retirer du bal, quand Sophie vient me dire tout bas que Jos voulait tout simplement me faire passer par la fenêtre, que je ferais bien de m'en aller tout de suite, et qu'elle aussi s'en allait avec moi. Je suis ce conseil sans me faire prier. Il n'y avait pas moyen de faire l'entêté avec une douzaine de jeunes gens dont chacun d'eux pouvait en faire deux comme moi. Sophie donc met son châle et son chapeau, je salue Mlle Milie, la remercie de ses politesses, et nous nous dirigeons vers la porte qui était encombrée de monde. Ce fut avec toutes les peines imaginables que je me frayai un passage.

J'étais à peine à un arpent de la maison, que j'entends courir derrière moi ; c'était un jeune frère à Sophie qui se trouvait dans la foule, à la porte, quand nous sortimes, et venait nous prévenir que Jos venait de dire par la fenêtre qu'il fallait me donner une *rinç* :

— Sauvez-vous, dit-il, j'irai reconduire Sophie chez maman.

Ces mots étaient à peine prononcés que j'entend les cris de : " A bas aigrefin, à bas le clerc notaire, à bas l'espèce de monsieur." Les jurmens et les imprécations m'arrivaient encore tout chauds dans les oreilles. Je pars à toute jambe, sans dire bon soir à Sophie, je n'en avais pas le temps. Les enragés courraient d'une force décourageante ; je me retourne, ils arrivaient. J'aperçois une porte de cour entr'ouverte, je m'y jette à corps perdu, vas me frapper la tête sur la barre qui sert à joindre les deux battans ; qu'importe, je laisse là mon chapeau et gagne dans le fonds de la cour. Ils m'avaient vu entrer, j'en étais sûr ; il faisait un clair de lune affreux. Je m'enfonçai dans un petit bâtiment par un trou d'un pied carré au plus. Deux de ces animaux dont la chaire répugne tant aux enfans d'Israël, m'accueillent par des grognemens que je ne pus traduire en français, mais qui me semblèrent exprimer un mécontentement formel. J'avais autre chose à faire que de m'informer

si la chose leur agréait ou non. Aussi n'en fis-je nul cas et allais-je me blottir dans un quart à pois à peu près vuide qui se trouvait dans un coin de l'appartement : (vous donnerez à ce logement tout autre nom que vous jugerez plus convenable.)

Je venais de me mettre en quart, tout en laissant un notable morceau de la partie *foncière* de mon pantalon après un malheureux clou qui se trouvait au bord du quart, lorsque mes ennemis arrivèrent dans la cour, en jurant, tempêtant et criant : "Où est-il ? où est-il ? le pantalon, le gueux ! qu'on le bâche... qu'on le dé-sosse... qu'on l'écrapoulaise... Ah ! tu fais le... difficile l'écœuré... ah ! tu viens nous vomir à la face... prendre des petits airs dédaigneux. Tu viens te moquer de nous... rire de nous. Et bien, rira bien qui rira le dernier." Epuis, ils cherchaient, cherchaient partout, dans tous les coins et recoins de la cour, dans la remise, dans l'écurie ; mais ils ne s'avisèrent pas de deviner où j'étais. Je leur avais sans doute paru trop dédaigneux pour qu'ils ne crussent en compagnie de mes deux hôtes qui mêlaient leurs grognemens à leur cris, et paraissaient aussi indignés qu'eux à cause du service forcé qu'ils me rendaient. La haine de mes compagnons venait-elle de la crainte qu'ils avaient que je m'emparasse du reste de pois qui se trouvait au fonds du quart, ou de tout autre motif ? c'est que je n'ai jamais pu m'expliquer depuis.

Cependant un de la troupe eut le bon esprit de croire que j'étais sauté dans le champ qui se trouvait derrière la propriété où je me trouvais. Tous saisirent cette idée au collet et sautèrent dans le champ espérant m'y trouver. Peu à peu le bruit s'apaisa, et je finis par ne plus entendre que des fragmens de jurmens et de malédiction qui n'arrivaient qu'à peine jusqu'à moi. J'allais ôser sortir de l'appartement, quand j'entends le propriétaire du lieu se plaignant en termes très énergiques aux personnes qui s'étaient rassemblés, par curiosité, à la porte de la cour où j'avais laissé mon chapeau, de ce que je m'étais permis de pénétrer chez lui sans sa permission ; il disait que je méritais bien qu'on me rossât de la bonne manière pour la peur que lui avait causé tout ce tintamare. Je conclus donc qu'il n'était pas encore tems de me montrer, et que je devais laisser apaiser cet homme, envers lequel enfin, je n'avais aucun tort ; il ne savait pas même de quoi l'on m'accusait.

Et attendant que la colère du propriétaire se passât, je me pris à réfléchir sur ma présente situation, et je trouvai qu'enfin je n'avais pas pire qu'un ancien philosophe qui avait passé une partie de sa vie dans un tonneau. Je pensai à Mathusalem qui n'avait jamais voulu, si l'on en croit la chronique tant soit peu vieille, se bâtir de maison, et avait toujours vécu sous une cuvette, alléguant la brièveté de la vie. Je me comparai à ces gens là, et finis par dire qu'enfin puisqu'ils avaient vécu si longtems, l'un sous une cuvette et l'autre dans un tonneau, (j'acceptais sans difficulté l'invention des cuvettes et des tonneaux com-

me de leur tems,) je pouvais rester quelques heures dans un quart. Il y avait pourtant une petite différence que je ne marquai pas dans le tems ; c'est que les susdits tonneau et cuvette devaient être situés dans quelque vallon, ou sur quelque côté ou l'air était pur et serein, au lieu que mon quart ne jouissait pas du même avantage ; mais on contracte si vite l'habitude des choses !

Je fis une infinité d'autres réflexions toutes très sensées, très morales et surtout très appropriées à la circonstance. Je songeai, "car que faire en un quart, à moins que l'on ne "songe," à la courte durée des tems, aux vicissitudes des choses humaines, aux curieux effets du hasard, ou plutôt de la providence dont nous sommes le jouet, et qui fait qu'en se levant le matin l'on ne peut pas dire où l'on couchera le soir, etc., etc., etc. et, chose étrange ! il paraît que je m'endormis en réfléchissant, car je ne m'éveillai que vers quatre heures et demi du matin, au bruit que faisaient les autres en recevant leur déjeuner. Il faisait grand jour ; je voulus me lever sur mon séant ; impossible, j'avais les membres trop engourdis. J'appelle celui qui servait le déjeuner afin qu'il vint à mon secours ; il reste un peu étonné, ne sachant d'où venait cette voix sans doute plaintive. Il me demande où j'étais, qui j'étais, et comment j'étais où j'étais. Je réponds à toutes ses questions et lui dis mon affaire en peu de mots.

Il vint à moi par une petite porte que je n'avais pas vue, et me tira, non sans peine, de l'état déplorable où je me trouvais. Il m'amena à la maison où le maître, de meilleure humeur que la veille, me fit toutes sortes de politesses et d'excuses sur sa conduite dure et inhumaine à mon égard. Il voulut me garder à déjeuner, mais j'acceptai pas, et le pria seulement de me prêter un chapeau et un pantalon pour me rendre décentement jusque chez moi. Il le fit avec la meilleure grâce du monde, ce qui m'empêcha pas que le chapeau fût une *lugue*, et que le pantalon me fit deux fois le tour du corps.

Je le saluai donc, et m'acheminai vers ma demeure, où je ne fus reçu comme moi que sur parole d'honneur ; tant une nuit passée dans un quart à pois peut apporter de changement dans une figure humaine.

Voilà comment j'ai appris ce que c'était qu'un bal de faubourg.

ALPH. P.
M. I. C.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Album moral des demoiselles.

3.—POURQUOI S'APPLAUDIR D'ÊTRE BELLE ?

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?

Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?

A l'examiner il n'est rien

Qui cause tant de chagrin qu'elle.

Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus,

Que tant qu'on est belle on fait naître

Des desirs, des transports et des soins assidus :

Mais on a peu de tems à l'être,

Et longtems à ne l'être plus.

Mme. Des Houlières.

4.—FAUSSE SENSIBILITE.

Il y a dans les afflictions, diverses sortes d'hypocrisie. Dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-mêmes ; nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre considération ; nous regrettons la bonne opinion qu'on avait de nous. Ainsi, les morts ont l'honneur de larmes qui ne coulent que pour les vivants. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisie, parce que dans ces sortes d'afflictions on se trompe soi-même. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle impose à tout le monde : c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. Après que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avaient en effet, elles ne laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes et leurs soupirs ; elles prennent un personnage lugubre, et travaillent à persuader par toutes leurs actions, leur déplaisir ne finira qu'avec leur vie. Cette triste et fatigante vanité se trouve d'ordinaire dans les femmes ambitieuses. Comme leur sexe se ferme tous les chemins qui mènent à la gloire, elles s'efforcent de se rendre célèbres par la montre d'une inconsolable affliction. Il y a encore une autre espèce de larmes qui n'ont que de petites sources, qui coulent et se tarissent facilement : on pleure pour avoir la réputation d'être tendre ; on pleure pour être plaint, on pleure pour être pleuré ; enfin on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas.

De la Rochefoucauld.

5.—DES VÉRITABLES GRÂCES CHEZ UNE DEMOISELLE.

Les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion et la bienséance dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps ; mais après tout, ces étoffes qui nous couvrent et qu'on peut rendre commodes et agréables, ne peuvent jamais être des ornemens qui donnent une vraie beauté. Sans doute, les demoiselles peuvent, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieux et d'ailleurs, si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauront au moins ce qu'il leur faudra penser de cet usage. Elles satisfiront à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneront que ce qu'elles ne pourraient lui refuser.

Fénelon.

6.—VÉRITABLE BEAUTÉ DES FEMMES.

Les femmes ont un sûr moyen de devenir des beautés d'une expression touchante ; c'est d'être intérieurement bonnes, douces, compatissantes, sensibles, bienfaisantes et pieuses. Ces affections d'une âme vertueuse imprimeront dans leurs traits des caractères célestes, et qui seront beaux jusque dans l'extrême vieillesse.

Bernardin de St. Pierre.

7.—PORTRAIT.

Ce n'est pas le caprice qui balance la tête de Lucie, il n'y a que des motifs enchanteurs qui déterminent le nombre et l'harmonie de ses mouvements ; si elle baisse, c'est la religion qui l'entraîne ; si elle se redresse, c'est la pitié qui l'éveille ; si elle rougit, c'est la pudeur ; si elle pâlit, c'est l'inquiétude ; si elle sourit, c'est la bonté ; si elle pleure c'est la mélancolie ; immobile, c'est l'innocence.

8.—DU DESSEIN ET DE L'ART DE PLAIRE.

Le dessein de plaire est légitime, et l'art d'y réussir est par là-même innocent. Mais en quoi consistent et ce dessein et cet art, renfermés dans leurs justes bornes ? à acquérir des qualités réellement aimables, et à les présenter dans le jour le plus avantageux, sans fausseté. Est-ce à ce que font ordinairement les jeunes demoiselles qui se croient aimables, quand, à quelques agréments naturels, elles joignent le secours d'ornements recherchés, souvent bizarres ; lorsqu'elles se livrent à tous les caprices des modes, lorsqu'elles emploient des secrets qui ne les embellissent que dans le tems même qu'elles en font usage, et qui les enlaidiront infailliblement dans la suite ; lorsqu'elles ne se montrent jamais aux regards de ceux à qui elles veulent plaire, qu'après avoir passé plusieurs heures à leur toilette et devant leur miroir ; tout au plus lorsqu'elles ont acquis quelques perfections, dans la musique, dans la danse, et qu'elles savent soutenir ces petits lieux communs de conversation, avec le secours desquels on entasse les paroles sans rien dire. Un oiseau ainsi décoré croit être un phénix ; pour des yeux pénétrants, peu s'en faut que ce ne soit une chouette. I.

A la fille du hameau.

Vois ce petit oiseau comme il fuit. Une brise ennemie l'emporte avec elle en de lointains climats ; il fuit la neige et les autans et chante pour nous dire adieu.

Il ne voltigera plus auprès de ta fenêtre pour ramasser les miettes échappées de ta main ; sa douce voix, au lever de l'aurore, ne t'avertira plus de bénir ton auteur, et quand la nuit paisible couvrira le hameau, il ne te dira pas bonsoir.

Que souvent j'ai rêvé aux accords de sa lyre, alors mon âme recueillie s'attendrissait ; hélas ce temps n'est plus, il part et les bosquets le pleurent.

C'est la terre fatiguée qui demande à dormir, la terre qui contient ce qu'on aime. Elle appelle l'hiver qui déploie son manteau et lui ferme la paupière.

Oui, Marguerite, c'est l'hiver qui le chasse, il est donc bien méchant, il effraie les oiseaux et fait périr les fleurs, l'hiver emblème de la vieillesse rappelle à l'homme qu'il doit mourir.

Ne suis point, comme le temps qui s'envole à jamais, reviens, petit ami, quand les filles du printemps chanteront des hymnes consacrées aux amours, quand la vigne sauvoye

se mariera à l'ormeau et que le chêne antique, pour t'offrir un abri, reprendra son feuillage.

Et toi, naïve et tendre, crains-tu l'hiver. Au coin d'un joli feu, près de ton amant, tu oublies les fleurs et la verdure, la neige et le frimas ne t'attristent point, tes instants sont partagés entre l'utile et l'agréable, et tu dis, je suis heureuse, j'aime l'hiver.

CHS. LEVESQUE.

Berthier.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

L'Automne.

L'automne est la saison des émotions douces ; c'est celle qui vit naître la mélancolie, c'est au moment où la terre se dépouille de ses ornements et semble prête à prendre son vêtement de mort, que l'homme, averti par elle du changement qu'il doit subir un jour, se plaît à rentrer en lui-même et à jeter un regard en arrière. C'est quand vient l'automne de la vie, qu'une femme aimable sait qu'il faut remplacer par les charmes de l'esprit qui ne passent jamais, les attraits que le temps enlève. Les roses, il est trop vrai, disparaissent avec le printemps, les amours avec la beauté, les amis avec le bonheur.

Qui de nous n'a pas ressenti l'impression triste et douce en même temps, que communique à notre esprit la teinte mélancolique, répandue par l'automne sur toute la nature ? Les tombeaux deviennent alors l'objet de l'attention d'une âme sensible. L'homme de bien s'y plaît ; il marque sa place sans effroi, et comme il a bien vécu, la mort se présente à lui sous des traits qui n'ont rien de hideux.

Telles sont les réflexions qui m'occupaient un jour du mois dernier en passant devant le cimetière de * * *. Je m'arrêtai un instant à la porte qui se trouvait en ce moment ouverte.

Le champ de la mort au milieu d'une rue fréquentée, l'image du repos éternel à côté du tumulte du monde, l'indifférence des passants formaient une suite de contrastes dont je fus frappé. Cependant Mademoiselle Luce P*** passait dans ce moment. Elle était belle et fraîche comme Hébé. Qu'elle est jolie ! pensai-je ; mais qui sait si, comme la paille légère qu'enlève à mes pieds le vent du Nord, elle ne viendra pas reposer ici, avant que le zéphyr ne ramène le printemps. Et je ne pus m'empêcher de lui appliquer aussitôt les quelques vers suivants :

Qu'importe l'âge ? en vain l'adolescence
Se berce, hélas ! de rêves enchanteurs ;
Souvent le sort trahit son espérance ;
Et sur la tombe où repose l'enfance
Plus d'un vieillard a répandu des pleurs.

CONSTANT DEBOS.

Homme orgueilleux et vain qui passe sur la terre,
Abaisse-toi, fléchis devant cette poussière.....
L'heure où tu vis le jour compte dans le néant...
Pense à la mort....., la vie est l'éclair du moment.

THEODORE POUSSIER.

Ainsi tout passe sur la terre,
Esprit, beauté, grâce, talent ;
Telle est une fleur éphémère
Que renverse le moindre vent.

DEVILLE.

L'automne est la saison chérie des poètes

élégiaques. Voltaire, Millevoye, André Chénier, Parny, Lagouvé et beaucoup d'autres encore, lui doivent d'heureuses inspirations.

L'Élégie demande beaucoup de simplicité ; des expressions harmonieuses, douces et naturelles. Le morceau que nous transcrivons ici, qui est de *Millevoye* et le *poème* nègre qui est également de Millevoye et que nous donnerons à nos lecteurs dans un numéro subséquent de la Revue sont peut-être ce que nous avons de meilleur dans le genre élégiaque.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre ;
Et sur la branche solitaire
Le rossignol était sans voix.
Mourant à la fleur de son âge,
Un jeune habitant du vallon
Parcourait un jour le bocage,
Où sifflait le triste aquilon :
« Doux bocage ! adieu... je succombe,
Tu m'avertis de mon destin ;
De ma mort la feuille qui tombe
Est le présage trop certain.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu l'as dit : « les feuilles des bois
À ses yeux jauniront encore ;
« Et c'est pour la dernière fois.
« Rien de sa languissante vie
« Ne peut ranimer le flambeau ;
« Sa jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie.
« Avant le pampre du coteau. »
Et je meurs ! de sa froide haleine,
Le vent funeste m'a touché ;
Mon printemps commençait à peine,
Et mon hiver s'est approché.
Tombez, tombez, feuilles légères,
Et pour la plus tendre des mères
Couvrant quelque temps ce chemin ;
Qu'elle ne puisse reconnaître
Le funèbre asyle où peut-être
Son fils reposera demain.
Mais si, d'un long crêpe voilé,
Mon amante dans la vallée
Venait pleurer quand le jour fait,
Éveillé par un faible bruit,
Mon ombre un instant consolée.
Et le lendemain, vers la nuit,
Son âme s'était exhalée
Sa mère (peu de temps, hélas !)
Vint tous les soirs dans la vallée
Visiter la tombe isolée ;
Et son amante ne vint pas.

La délicatesse de cette dernière pensée est exquise. Quelle foule de sentiments pénibles et touchans ne fait pas naître ce peu de mots ; et son amante ne vint pas. Avec quel charme l'auteur ne montre-t-il pas que rien n'est comparable à l'amour d'une mère ? Bien que cette pensée ait été présentée cent fois avant lui, on ne peut s'empêcher d'admirer la forme gracieuse et neuve sous laquelle il l'a reproduite. Millevoye avait d'abord fini son élégie par ces vers :

Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le père de la vallée
Trouble seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Il s'aperçut qu'il affaiblissait et dénaturait même son idée en l'étendant, et il supprime ces derniers vers. Tout dire est d'un auteur maladroit. Un auteur habile sait présenter une idée propre à en faire naître d'autres. Il double ainsi les émotions de son lecteur, en l'obligeant à devenir ce qu'il laisse à entendre, et en le mettant, si je puis m'exprimer ainsi, de moitié dans son travail et dans ses plaisirs.

Je terminerai cet article en citant une fable de M. Arnaud* qui, par les idées douces

*Antoine Vincent Arnaud, homme de lettres, né à Paris le 22 janvier 1766.

et mélancoliques qu'elle renferme, se rapproche beaucoup de l'épique. Elle parut pour la première fois en 1814, et quelques personnes y trouvèrent des allusions aux événements politiques d'alors.

LA FEUILLE.

Pauvre feuille desséchée,
De ta tige détachée,
Où vas-tu ? — je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne,
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphir ou l'Aquilon,
Depuis ce jour, me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose,
Et la feuille du laurier.

Mr. Arnaud, qu'on obligea à chercher un asyle loin d'un pays qu'il illustrait par ses talents, est un des auteurs distingués que nous ayons aujourd'hui. Il a composé un recueil de fables,† dont nous ne saurions trop recommander la lecture aux personnes qui attachent quelque prix à un style simple et élégant, et à des pensées justes et bien rendues. Le Théâtre Français doit à Mr. Arnaud des tragédies qui ont beaucoup de mérite, telles que *Marius à Minturne* (1791) et *Germanicus*. L.

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 22 NOVEMBRE, 1845.

Histoire de la semaine.

De toutes les questions qui se présentent, depuis quelques jours, à la presse périodique, qui l'alimentent et la font vivre, il en est aucune dont elle se soit plus occupée que celle des chemins de fer. En effet, ce règne d'entreprises gigantesques, fabuleuses, cette manie de projets, cette fièvre, ce vertige, qui s'est emparé des esprits en Europe, paraît devoir faire son tour du monde. Il vient d'entrer en Canada, tambour battant, et, aujourd'hui, on peut dire comme à Londres, à Paris et partout ailleurs : il n'y a rien de nouveau ici, depuis la semaine dernière, que quelques millions d'actions de plus sur les chemins de fer.

Depuis huit jours, on ne voit, dans les annonces de journaux, que des prospectus. Les compagnies surgissent par douzaine, au capital de £250,000 à £500,000 sterling, divisé en actions de cinquante à cent livres, terme moyen. A ce compte, vous pouvez voir, il y en aura pour tout le monde, si bien que, dans un peu de temps, tout le public pourra être actionnaire et voyager pour rien, c'est à

† Mr. Arnaud a publié un recueil de fables généralement estimé. Comme fabuliste, il a cela de remarquable qu'il ne ressemble à personne ; il n'a imité ni Phèdre, ni La Fontaine, ni Florian. Son genre est à lui seul. Ses Apologues, remplis d'idées neuves, de traits saillants qui surprennent et amusent en même temps, se font lire avec plaisir, nous dirons même avec charmes ; ils sont écrits avec naturel, avec grâce, et la tournure épigrammatique qu'ils ont, en général, leur donne un caractère particulier qui les distingue de toutes les autres productions de ce genre. (Biographie des contemporains, 1817, vol. 1er, page 157.)

dire, *gratis*, en payant, à première notification, régulièrement, les versements obligés suivant les règlements des compagnies. Plaisanterie à part, puisque nous nous occupons d'un sujet si important et si intéressant pour la prospérité et l'avenir du Canada.

"Les choses vont vite par ici," a-t-on dit mainte fois, et c'est, aujourd'hui plus que jamais, le temps de le répéter. Mais ce ne sera pas nous, homme de mouvement et de progrès, qui élèvera la voix contre cet esprit d'amélioration et d'entreprise qui se manifeste si fortement, depuis quelque temps, au pays, non certes. En même temps, nous le déclarons, il faut opposer cette passion, cette manie dangereuse, folle, désordonnée, de la spéculation, qui, sans respect pour le public si souvent dupe, sans pitié pour le repos des familles, sans soucis des conséquences, se lance dans de vaporeuses entreprises, de chimériques projets, qui, s'ils ne meurent pas à l'état d'embryon, peuvent faire beaucoup d'embarras et empêcher de plus légitimes idées de prendre pied et de prospérer. Il faut se déclarer contre quelques-unes des lignes qui ne sont pas praticables, qui sont plus coûteuses et moins avantageuses que d'autres, et, dans toutes ces grandes choses, ne pas oublier les ressources et les moyens du pays, sa position et son climat.

Les premiers chemins de fer, qui se sont faits, ne l'ont été qu'à des frais énormes, excessifs, seulement sur les principales routes du monde entier, dans les plus grands centres de commerce et d'industrie, à travers les pays les plus riches de la terre et ceux arrivés à un haut degré de progrès. Depuis, il est vrai, on a découvert que, là où il n'y avait pas de communications, d'industrie, de voyageurs, le chemin de fer en créait comme par miracles. Aussi, aujourd'hui, s'est-il étendu dans toutes les parties de l'Europe et de l'Amérique. Il va changer la face du monde ; car, c'est certainement pour un pays, le plus sûr moyen, l'agent le plus actif, d'avancement et de développement moral aussi bien que matériel ; par lui et avec lui, le génie de l'homme a ouvert à la civilisation une nouvelle voie, dont nous ignorons le terme, mais qui, nulle part, fera autant de prodiges que sur ce continent.

L'Amérique avec ses champs infinis et sans limites, sa prodigieuse nature dont la fécondité est aussi grande que son territoire, ses prairies immenses, ses lacs, ses rivières et ses forêts, l'Amérique, où le Créateur a répandu tous ses dons, qu'il a voulu offrir aux hommes, comme le plus grand spectacle qu'il leur ait été permis de contempler, dans les tems anciens ou modernes, va prendre un nouvel essor à l'aide des chemins-de-fer. Jamais les merveilles de l'antiquité n'auront présenté au monde un tableau comme celui qui se déroule à nos yeux aux Etats-Unis, dans lequel on voit au milieu d'une nature si féconde, sur un sol vierge, un peuple libre de toutes entraves, affranchi de tous obstacles, s'étendant si rapidement, sur un aussi vaste territoire, abattant des forêts, bâ-

tissant des villes comme par enchantement, creusant la terre et lui faisant rendre au centuple, ces richesses qu'ils lui confient, et en même tems appelant tous les peuples de la terre à ce grand et merveilleux travail de la liberté, de l'intelligence et de l'industrie. Où sont-ils dans l'histoire des exemples d'un peuple formant en deux siècles et demi une confédération si forte et si puissante qu'elle peut se passer de tous les autres peuples, de tous les pays, et trouver chez soi non seulement ce qu'il faut pour subsister, mais encore ce qu'il faut à l'homme pour son luxe, ses plaisirs et ses agréments ?

Nous les trouvons nulle part, mais à côté d'un si beau spectacle, à quelques milles d'une si grande nation est un pays qui a nom "Canada," qui s'avance avec peine, au milieu des embarras de tous genres qui obstruent sa marche, et qui ne peut faire un pas, sans un effort surhumain pour soulever le poids oppressif de l'administration coloniale et de la dépendance métropolitaine qui le suffoque et l'empêche d'avancer ; à côté du peuple le plus instruit de la terre, chez lequel pas un homme n'est privé des lumières de l'intelligence et du pouvoir de la science, nous végétons avec une population, qui n'a pas goûté le pain de l'éducation, qui, avec les meilleures organisations, les plus grandes ressources naturelles, n'est pas éclairée, n'est pas instruite, et ne peut suivre les progrès de ses voisins ; nous nous perdons en de vaines querelles, en de vagues déclamations, quand tout autour de nous résonne le bruit de l'industrie et de l'activité.

Consolons-nous, cependant, nous touchons au terme de ce long assoupissement, et malgré les améliorations qui se sont faites, dans son villes surtout, nous ne sommes qu'au commencement du règne du progrès. Rappelons-nous notre état en 1836 ; comparons lui celui d'aujourd'hui ; c'est là une *fiche* de consolation, n'est-ce pas ? Les idées, les opinions ont fait un pas aussi ; nous le répétons : il est impossible de ne pas avancer avec les éléments et les agents que possède déjà et qu'acquiert chaque jour notre société. Le temps seul nous pousse vers un autre avenir qui, nous l'espérons, sera pour nous celui de la liberté, de la science et de la prospérité matérielle. Instruisons nos populations, donnons leur des notions industrielles, sûrs que dans un temps donné, qui est plus près de nous qu'on ne pense, l'administration de nos affaires politiques, intérieures et extérieures se pliera aux exigences de l'époque.

Le chemin de fer va imprimer à toutes nos affaires, à notre commerce, à notre industrie, une activité, une impulsion qui lui manque aujourd'hui, vù la distance de la mer ; et ce sera un grand jour pour le Canada, l'époque où sera terminée la première ligne de l'intérieur du pays à l'atlantique.

La dernière Gazette Officielle ne contient pas moins de quinze avis de compagnies qui sont déjà organisées, pour l'exploitation de différentes routes, à l'aide de la vapeur et de la liasse en fer. Ces compagnies sont toutes, à deux ou trois exceptions près,

établies dans le Haut-Canada, cette charmante et tout aimable *partner*, qui fait si bien les dettes que nous payons, et qui probablement tirera sur nous cette fois pour quelques fonds. On compte trois projets pour le chemin de Kingston à Montréal, deux entre Kingston et Toronto, un d'Hamilton à Toronto, un de Cobourg à Petersborough, un pour une route en fer de jonction des lacs Ontario et Huron, etc., etc., sans parler des compagnies établies durant la dernière session, qui ont beaucoup de perspective, mais d'actionnaires, point! Ainsi donc, avec le temps, cette partie de la province sera sillonnée de *rail roads*. Dans le Bas-Canada, cette terre classique des *tortues*, ("qui va petit train, va loin") on compte seulement la compagnie déjà établie du *Great Western*, de Portland à Montréal, une autre pour continuer le chemin de St. Jean à la ligne américaine, lequel devra joindre la route que nos voisins vont faire jusqu'à Boston, une autre de Montréal à Lachine, et enfin les deux grands projets qui ont pour but la route tant vantée d'Halifax à Québec.

Commençons par ces deux-là qui ont soulevé déjà une assez vive discussion entre la presse de Montréal et celle de Québec. Les journaux de notre ancienne capitale comme ses habitants, sans distinction, se sont laissés aller aux magnifiques promesses que leur offre la nouvelle route. Québec doit devenir le grand entrepôt, le centre des affaires, le foyer du commerce. Les campagnes vont se défricher, s'ouvrir, enfin ce doit être une source de prospérité pour cette partie du pays. Cela vous paraît bien beau, n'est-ce pas? Mais nous sommes fâché de différer cette fois, bien sincèrement, d'avec nos bons amis d'en bas. Le chemin de fer d'Halifax à Québec, selon nous, est une entreprise chimérique, s'il en fut jamais; nous en sommes aussi loin que la lune l'est de la terre. Y songez-vous? Sérieusement, vous ne prétendrez jamais que la terre, qui s'étend du golfe Saint-Laurent à la Baie-des-Chaleurs, soit aussi fertile, ait une valeur approchant de celle qui s'étend de Montréal à Portland? Vous n'avez pas, non plus, la prétention de dire que le climat, plus bas que Québec, est aussi favorable à la population de ce territoire que notre température, à nous? pas plus que vous pouvez dire qu'il puisse jamais y avoir le même commerce là-bas qu'ici. Ainsi, sous ces trois rapports de la supériorité du sol à travers lequel doit passer le chemin de fer, du commerce, de la température, et surtout de la population qui entourera la ligne, le chemin de Portland à Montréal aura décidément l'avantage. Ici, c'est admis, reconnu, nous avons un mois d'avance, sous le rapport du climat. Croyez-vous que le commerce, qui est si éminemment égoïste, croyez-vous que les voyageurs qui pourront bientôt se rendre à la mer par Boston ou ailleurs, en aussi peu de temps que vous vous rendrez à Québec, aimeront, quand la saison sera avancée, à aller s'aventurer à ses intempéries et à ses retards, à

l'autre extrémité de la province, quand ils pourront se rendre à la mer par une voie plus battue, par un climat plus doux, et en deux fois moins de temps; la chose est évidente d'ailleurs, les affaires, le commerce, l'industrie, suivront leur chemin naturel, quoiqu'on en dise, et le chemin naturel pour une route en fer est de Montréal à la mer, soit par Portland ou Boston.

Nous avons lu, il y a quelques jours, dans la *Gazette de Québec*, un extrait d'un article écrit dans un journal de Londres, par un colon, rempli de hautes considérations, de brillantes théories sur l'avenir du Canada, au sujet de cette ligne d'Halifax. L'auteur ne prouve rien, quoiqu'il prétende que l'entreprise doit être avantageuse au gouvernement anglais en temps de guerre, nous n'en voyons nullement l'avantage. Dites-moi donc, qu'est-ce qui empêchera les ennemis, en temps de guerre, de venir tranquillement, dans une nuit noire, détruire quelques pieds, quelques arpents de votre rail-road, de le brûler en partie, d'en détruire les ponts en les incendiant, situé comme il sera dans des forêts primitives, entouré et à l'ombre des grands arbres séculaires? Rien ne sera plus facile.

Ainsi, tant pis pour ceux qui avanceront les fonds nécessaires à cette grande entreprise, ils y gagneront de l'expérience à leurs dépens. De plus, la route est plus longue, la dépense sera plus grande pour la faire.

Nous n'avons rien appris de neuf sur le sort du *Portland rail-road* depuis un mois, mais pour dire encore sincèrement le mot, celui-là est loin d'être fait, on plutôt il ne se fera pas. Mais il en est un qui va prendre les devans, prenez-y garde, spéculateurs en herbe, c'est celui de la continuation du St. Jean à Boston. La compagnie du St. Laurent va obtenir son incorporation à la prochaine session, pour continuer la route; composée d'hommes opulents, qui retireront aujourd'hui 12 p. 0/0 de leurs fonds; elle se mettra de suite à l'œuvre, sans aller courir en Angleterre pour faire prendre ses actions, par des gens qui feront avec, de l'agiotage, sans faire leurs versements au tems dit, et avant que les autres aient commencé leurs opérations, le chemin de Montréal à Boston sera complété. Ainsi c'est inutile, c'est-là la voie naturelle, la plus praticable, la moins coûteuse et par conséquent la plus raisonnable.

Nous espérons aussi que les chemins de Montréal à Lachine se fera de suite, car celui-là paiera. Des chemins de fer et des champs de l'impossible, revenons enfin aux chemins de croûte que nous avons depuis huit jours, et à la tant désenchantée réalité. Rien ne ressemble à un honnête homme, comme un fripon, rien ne ressemble à une coquette comme une prude, rien ne ressemble à un savant comme un sot, mais aussi rien ne diffère du beau tems comme le mauvais. Les quatre éléments semblent s'être donné le mot pour bouleverser notre température. Les vents crient et font trembler vos croisées la nuit, à vous faire croire aux revenants, et dresser les cheveux sur

la tête, (si toutefois vous en avez) la pluie, la grêle, mêlent leur grésillante et monotone tristesse et leur plainte aux bruits de l'ouragan. C'est l'automne, il faut se résigner, c'est la saison la moins gaie et la chronique en souffre.

On s'occupe beaucoup de l'Orégon et des démocrates des Etats-Unis, qui voudraient guerroyer, comme si on s'amusait à ces bêtises-là dans un siècle éclairé comme le nôtre; allez donc vous battre sur le territoire de l'Orégon comme il vous plaira, sans *culottes* renforcés, et laissez-nous faire tranquillement nos affaires.

Dites-nous donc, est-ce l'effet de la saison, de la température, ou de quoi? Parcourez les chroniques inscrites sur le premier journal venu, et vous n'y rencontrez que des récits de crimes de toutes espèces et des sinistres de tous genres. On voit au milieu de nous, avec le progrès, tout ce qui fait les grandes et populeuses cités.

Luxe et indigence, jeunesse folle, évaporée, qui jette l'or à pleines mains, d'écritures abandonnée qui meurt dans un taudis; papillons légers qui voltigent à l'air avec des toilettes qui leur font du bonheur, à elles, mais quicôteut si cher au mari et au vieux père; lions affamés, rugissants à l'espace, corps sans âme, emprisonnés dans des habits étroits et des gants jaunes; brillants carrosses dont le nombre augmente chaque jour dans notre ville, entretenus et payés par nos marchands, à même et sur leurs commissions d'Angleterre — et à côté de ces insolents; de modestes et infortunés piétons, pateaugant dans la boue et la neige; ici les chants joyeux de l'orgie au milieu des mille lustres d'un salon resplendissant, là les râles déchirants de la faim dans un grenier ténébreux. Nous avons tout, absolument tout, sans donner un enseignement aux hommes, car les hommes ne veulent rien apprendre dans le grand livre, ouvert sous leurs yeux, de l'opulence et des misères humaines.

A VENDRE AUX BUREAUX
DE LA
REVUE CANADIENNE,
No. 15, Rue St. Vincent,
La 2^e Livraison de la
**REVUE DE LEGISLATION
ET DE JURISPRUDENCE.**

RIX: UN ÉCU.

Table des Matières contenues dans la 2^e
Livraison du Tome V^r, Novembre 1845.

DE l'Organisation Judiciaire,
The Statutes of Limitations,
The Right to Begin and the Right to Reply,
Cases in the English Court,
Privy Council,
Hill vs. Bigge & Rundel,
Collection de décisions des divers Tribunaux du
Bas-Canada.

COUR D'APPEL.

Dame L. E. F. dite M. Appelante, et L. E. C. dit
C. Intimé.

DE LA REINE.

Ferguson vs. Cairns.
Footner vs. Heath.
Zeigler vs. McMahon.

MONTREAL.
IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.